UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00007889 9

Presented to

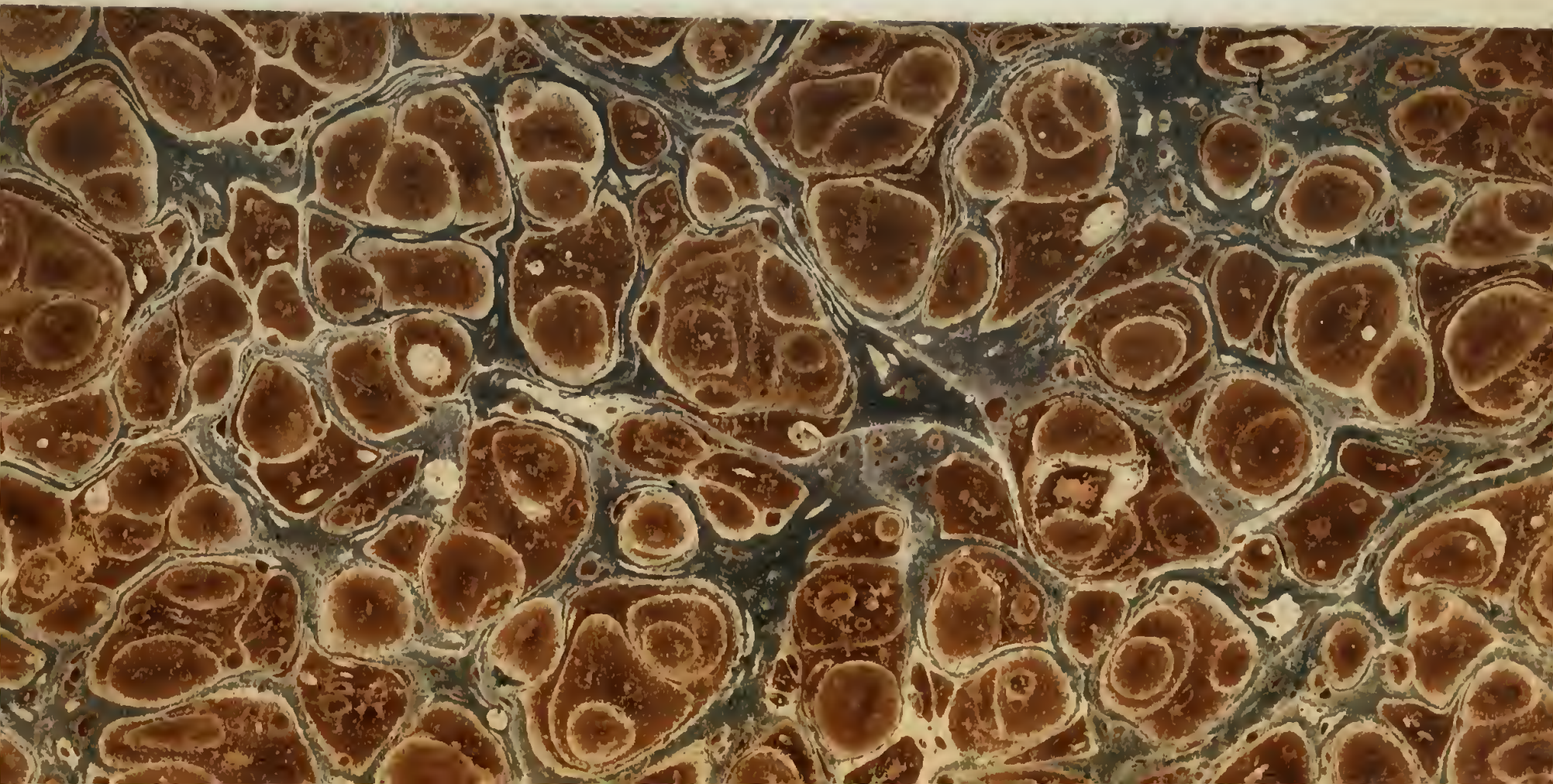
The Library

of the

University of Toronto

by

C. Carrington Smith



SE TROUVE A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

4254

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

BEAUMARCHAIS.

TOME II.

144532
27/11/17.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.

LA COMTESSE, sa femme.

FIGARO, valet-de-chambre du comte et concierge du château.

SUSANNE, première camariste de la comtesse, et fiancée de Figaro.

MARCELINE, femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Susanne et père de Fanchette.

FANCHETTE, fille d'Antonio.

CHÉRUBIN, premier page du comte.

BARTHOLO, médecin de Séville.

BAZILE, maître de claveein de la comtesse.

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siége.

DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.

UN HUISSIER audiencier.

GRIPE-SOLEIL, jeune pastoureau

UNE JEUNE BERGÈRE.

PÉDRILLE, piqueur du comte.

TROUPE DE VALETS,
TROUPE DE PAYSANNES,
TROUPE DE PAYSANS,
} personnages muets.

La scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS

DES PERSONNAGES.

Le comte ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grace et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là* les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié; mais, joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement des premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement des premier, second et quatrième actes, est une lévite commode, et nul ornement sur la tête: elle est chez elle, et censée incommodée. Au cinquième acte elle a l'habillement et la haute coiffure de Susanne.

FIGARO. On ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, sur-tout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville.*

SUSANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Comtat doit étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec toque, appelée depuis par nos marchandes, *à la Susanne.* Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève

avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnoissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est un enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme. Nous n'avons point à nos théâtres de très jeunes hommes assez formés pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson, un desir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, et tout entier à chaque évènement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudroit peut-être que

fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, aux premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grace de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet, et bottes de poste, un rescille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Susanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE I.

FIGARO, SUSANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUSANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUSANNE *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Susanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grace ici.

SUSANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUSANNE.

Et moi, je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUSANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUSANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUSANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUSANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts, me voilà rendu.

SUSANNE.

Fort bien! Mais quand il aura *tinté* le matin pour te donner, quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas, il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUSANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a? bon Dieu!

SUSANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUSANNE.

Tu croyois, bon garçon! que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUSANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUSANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUSANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi secrètement certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste!

FIGARO.

Je le sais tellement, que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUSANNE.

Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUSANNE.

Ne le frotte donc pas.

FIGARO.

Quel danger?

SUSANNE, *riant.*

S'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux....

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, et d'empocher son or!

SUSANNE.

De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUSANNE.

La crainte ?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*On sonne de l'intérieur.*)

SUSANNE.

Voilà madame éveillée : elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUSANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser

SUSANNE.

À mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari? (*Figaro l'embrasse.*) Eh bien! eh bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUSANNE, *se défripant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUSANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO.

La charmante fille! Toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!.... (*Il marche vivement en*

se frottant les mains.) Ah! monseigneur! mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner.... à garder! Je cherchois aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte; trois promotions à-la-fois: vous, compagnon ministre; moi, cassecou politique; et Suson, dame du lieu, l'ambassadrice de poche. Et puis, fouette, courrier! Pendant que je galoperois d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! Me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres en même temps les affaires de votre maître et celles de votre valet! représenter à-la-fois le roi et moi dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile! fripon mon cadet! je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux.... Non, dissimulons avec eux pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les

présents; donner le change aux petites passions de monsieur le comte; étriller rondement monsieur du Bazile, et....

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

... Hé hé hé! voilà le gros docteur: la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur! Est-ce ma noce avec Suson qui vous attire au château?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela seroit bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! Pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'étoient des hommes! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE *le retourne.*

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur! toujours si grave et compassé, qu'on pourroit mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante ! Eh bien ! qui rend donc ma présence au château si nécessaire ? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident ?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, Dieu merci ?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi ?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah ! le digne époux qui me venge !

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte ; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Susanne à son Figaro qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont son excellence voudroit égayer en secret l'évènement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De monsieur Figaro? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne! Eh! qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? Ne le devez-vous

pas ? Où est le souvenir de vos engagements ? Qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devoit nous conduire à des noces ?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville ? Et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes ?...

MARCELINE.

Eh ! qui pourroit-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce fripon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché ; toujours en belle humeur ; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé ; sémillant, généreux ! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur; charmant enfin. Mais c'est le plus grand monstre !

BARTHOLO.

Et sa Susanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon sexe est ardent, mais timide. Un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Susanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela ménera-t-il ?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel pour se venger appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage : alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu ! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus, que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah ! quelle volupté....

BARTHOLO.

De punir un scélérat !

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser !

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUSANNE.

SUSANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'épouser ! l'épouser ! Qui donc ? mon Figaro ?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien !

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère ! Nous parlions, belle Suson, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUSANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame : il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame : où donc est l'amertume ? N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens ?

SUSANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUSANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUSANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUSANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUSANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à desirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUSANNE, *une révérence.*

Eh mais! assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable!

SUSANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur, car je n'y tiendrois pas. Bonjour, madame (*une révérence*).

SCÈNE VI.

SUSANNE.

Allez, madame! allez, pédante! Je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle! Parcequ'elle a fait quelques études, et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château! (*Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCÈNE VII.

SUSANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah! Suson, depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUSANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Susanne, il me renvoie.

SUSANNE, *le contrefait.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisois répéter son petit rôle d'innocente pour la fête de ce soir: il s'est mis dans une fureur en me voyant! — *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit...* Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit. *Sortez; et demain vous ne coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suson; je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUSANNE.

De me voir! moi? c'est mon tour! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suson, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUSANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! A tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah! Suson, je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUSANNE, *raillant.*

Hélas! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! Donne-le-moi, mon cœur.

SUSANNE, *le retirant.*

Eh! que non pas! — *Son cœur!* Comme il est familier donc! Si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence. (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUSANNE *tourne après lui.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse; ah! laisse-le-moi, Suson: je te donnerai ma romance; et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUSANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! Vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle; et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi par-dessus le marché!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! Je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir, et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux

nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUSANNE, *riant.*

Ah ah ah ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? Elle est femme! elle est fille! Une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressants!

SUSANNE.

Il devient fou.

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce; elle m'écoute au moins: tu ne l'es pas, toi!

SUSANNE.

C'est bien dommage. Écoutez donc monsieur! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! On ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers. (*Il lui donne chasse à son tour.*)

SUSANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur: C'est bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame,

et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le comte entrer; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu !

SUSANNE.

Quelle frayeur ?

SCÈNE VIII.

SUSANNE, LE COMTE; CHÉRUBIN, *caché.*

SUSANNE *aperçoit le comte.*

Ah!... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suson! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUSANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvoit avec moi...

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai rien qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUSANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste ; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUSANNE.

Ah ! si j'osois parler !

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUSANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUSANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUSANNE.

Eh bien ! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour, lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faisoit bien de la peine aux filles! Ah! Susette, ce droit charmant! si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUSANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUSANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur étoit chez madame; il en est sorti: je vais voir

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

(Susanne lui barre le chemin; il la pousse doucement; elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page: mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne, se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Susanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le page, et se met devant le fauteuil.

SCÈNE IX.

LE COMTE ET CHÉRUBIN, *cachés;* SUSANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUSANNE, *brusquement.*

Eh! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUSANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Desirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUSANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez

prodiguer à un autre ? Grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

SUSANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé...

SUSANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

La, la, mauvaise ! Dieu vous apaise ! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur ; et sans le petit page...

SUSANNE, *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdoit ici pour y entrer quand je vous ai quittée. Dites que cela n'est pas vrai.

SUSANNE.

Quelle imposture ! Allez-vous-en, méchant homme.

BAZILE.

On est un méchant homme, parcequ'on y voit

clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUSANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame: en effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!... Mais peste! qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUSANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrace de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parceque tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment, tout le monde en parle!

SUSANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha ha!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUSANNE, *troublée.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUSANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez: je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUSANNE, *outrée.*

Où monseigneur avoit sans doute affaire aussi?

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe; on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré: je prends un soupçon, je lui parle, et tout en causant j'examine. Il y avoit derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever, ce rideau (*pour imiter le geste il lève la robe du fauteuil*), et je vois... (*Il aperçoit le page.*) Ah!...

BAZILE.

Ha ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Susanne.*

A merveilles, mademoiselle: à peine fiancée

vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon page que vous desiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Étoit-il avec vous, Bazile?

SUSANNE, *outrée.*

Il n'y a tromperie ni victime : il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisses-tu mentir en le disant! Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUSANNE.

Il me prioit d'engager madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas! monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie! Je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon! mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là! Il nous écoutoit!

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*à Susanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous; on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil, et le mettant sur ses pieds.*

Il resteroit là devant toute la terre!

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE; *beaucoup de* VALETS, PAYSANNES, PAYSANS *vêtus en habits de fête.*

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, *bas, à Susanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Eh bien! ce droit n'existe plus : que veux-tu dire ?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate. Elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je desire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami! L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah! c'est la tyrannie d'un vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Susanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions: adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain

chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savois pas qu'amoureux, poëte et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur! monseigneur!

SUSANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur: jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUSANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrois seulement qu'on la remît à tantôt. (*à part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien, espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUSANNE.

Il est au désespoir : monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur, je vous demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas, il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUSANNE.

Si monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien! c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez. Tout le monde exige son pardon, je l'accorde; et j'irai plus loin, je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour joindre en Catalogne..

FIGARO.

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE *insiste.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHÉRUBIN *met un genou en terre devant la comtesse, et ne peut parler.*

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se relève, et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*haut.*) Jeune homme, embrassez Susanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant. Dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crème; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil, bien lourd : tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire. Et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUSANNE.

Fi donc! l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic!

LE COMTE.

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres?

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé; elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrêtoit, et faisoit comme ça de grands bras...; et monsieur le docteur lui faisoit comme ça de la main en l'apaisant. Elle paroissoit si courroucée! Elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE *interrompt.*

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut.*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUSANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas, à Susanne.*

Est-il bien enfilé?

SUSANNE, *bas.*

Charmant garçon! (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux, et les ramène.)

FIGARO.

Ah çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder: ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point

de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrois bien rester !

CHÉRUBIN.

Ah ! si je le voudrois !

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti. Tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle.

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde ! Le père n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée. Elle n'étudie pas avec vous : Chérubin ! Chérubin ! vous lui causerez des chagrins. *Tant va la cruche à l'eau...*

FIGARO.

Ah ! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien, pédant, que dit la sagesse des nations ? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcove, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I.

SUSANNE; LA COMTESSE *entre par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergère.*

Ferme la porte, Susanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUSANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi! Suson, il vouloit te séduire?

SUSANNE.

Oh que non! Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante; il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent?

SUSANNE.

C'est-à-dire caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grace.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? Est-ce que je l'aurois refusé, Suson?

SUSANNE.

C'est ce que j'ai dit. Mais ses regrets de partir, et sur-tout de quitter madame! *Ah! Suson, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suson? moi qui l'ai toujours protégé.

SUSANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?... quelle enfance!

SUSANNE.

J'ai voulu le lui ôter: madame, c'étoit un lion; ses yeux brilloient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien! Suson?

SUSANNE.

Eh bien! madame, est-ce qu'on peut faire

finir ce petit démon-là? ma Marraine par-ci; je voudrois bien par l'autre; et, parcequ'il n'oseroit seulement baiser la robe de madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons.... laissons ces folies.... Enfin, ma pauvre Susanne, mon époux a fini par te dire...

SUSANNE.

Que, si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LE COMTESSE *se lève et se promène, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUSANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère, uniquement par orgueil. Ah, je l'ai trop aimé! Je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui. Mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUSANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!...

SUSANNE.

C'est que madame parle et marche avec action. (*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables!

SUSANNE *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suson.

SUSANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II.

FIGARO, SUSANNE; LA COMTESSE, *assise.*

SUSANNE.

Mon cher ami, viens donc. Madame est dans une impatience!

FIGARO.

Et toi, ma petite Susanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre

jeune femme aimable; il voudroit en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUSANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suson conseiller d'ambassade: il n'y a pas là d'étourderie.

SUSANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et, parceque Susanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplome, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien! voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUSANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Oi,

pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit : mais comment?

FIGARO.

C'est déja fait, madame. Un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! La tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!...

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang ; c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie.

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre! il est déja tout dérouté: galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUSANNE.

Non; mais Marceline le bel esprit osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUSANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame ! écoutez donc : les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUSANNE.

Il est joli !

LA COMTESSE.

Comme son idée. Vous consentiriez qu'elle s'y rendît ?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Susanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUSANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire ?

SUSANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à-la-fois; bien embrouil-

lées, qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUSANNE.

On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUSANNE.

Tu disois donc...

FIGARO.

Que pendant l'absence de monseigneur je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SUSANNE; LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon Dieu! Suson, comme je suis faite!... Ce jeune homme qui va venir!...

SUSANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi!... Tu verras comme je vais le gronder.

SUSANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUSANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles... Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*; SUSANNE; LA COMTESSE, *assise.*

SUSANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah! que ce nom m'afflige, madame! Il m'ap-

prend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si.... bonne!...

SUSANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUSANNE *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUSANNE.

Voyez la rougeur du coupable: en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUSANNE *lui met le point sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant!...

SUSANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian. Dès que madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare.

(La comtesse assise tient le papier pour suivre. Susanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe, d'après Vanloo, appelée *la Conversation espagnole.*)

ROMANCE.

Air : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'errois de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Au gré du destrier,
Sans valet, n'écuyer.
[1] Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Songeant à ma marraine,
Sentois mes pleurs couler.

[1] Au spectacle, on a commencé la romance à ce vers, en disant : *Auprès d'une fontaine*, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Sentois mes pleurs couler;
Prêt à me désoler,
Je gravois sur un frêne
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer,
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

CINQUIÈME COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer. —
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avois une marraine,
Que toujours adorai [1].

[1] Ici la comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

SIXIÈME COUPLET.

Que toujours adorai;
Je sens que j'en mourrai. —
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET.

Je vous en servirai;
Mon page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai.

HUITIÈME COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni, n'en faut parler:
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUSANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.*

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah çà! monsieur l'officier, vous a-t-on dit que, pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUSANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit?

SUSANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (*Elle court.*) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Susanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCÈNE V.

CHÉRUBIN; LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN, *le lui montrant.*

Hélas! madame, le voici : Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja! on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (*Elle le lui rend.*)

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUSANNE.

SUSANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUSANNE.

Déja?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse?

SUSANNE *s'assied près de la comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(Chérubin se met à genoux : elle le coiffe.)

Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUSANNE *l'arrange.*

La... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! J'en suis jalouse, moi. (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (*Elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? Un ruban?

SUSANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déja! Oh! si monseigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang ! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval : il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUSANNE.

Et sur-tout un ruban volé. Voyons donc ce que la bossette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. Ah ! qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! Regardez donc, madame. (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

(Susanne lui pousse la tête en riant; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, *à genoux;* LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus... j'étois fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII.

CHÉRUBIN, *à genoux;* LA COMTESSE, *assise;* SUSANNE.

SUSANNE, *revenant.*

Et la ligature à son bras? (*Elle remet à la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(Susanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.)

SCÈNE IX.

CHÉRUBIN, *à genoux*; LA COMTESSE, *assise.*

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas.*) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

... Étrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Ah! je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit. Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oseroit...

LA COMTESSE *l'interrompt, et lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE; LE COMTE, *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée?

LA COMTESSE, *troublée, se lève.*

C'est mon époux! Grand Dieu!... (*à Chérubin, qui s'est levé aussi.*) Vous sans manteau, le cou et les bras nus, seul avec moi, cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule! Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tueroit sur la place. (*Il court vers le cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule, en ôte la clef, et court ouvrir au comte.*

Ah! quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *d'un ton un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer!

LA COMTESSE, *troublée.*

Je... je chiffonnois... oui, je chiffonnois avec Susanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude : en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... biens méchants. On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir pour la noce de Susanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde : je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici.

(Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.)

Quel bruit entends-je ?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit ?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée.

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Eh !... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur ?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande : j'arrive.

LA COMTESSE.

Eh mais ! Susanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle.

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là ; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Susanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble, et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet que vous le voulez souvent Mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE; SUSANNE *entre avec des hardes, et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Il crie en regardant du côté du cabinet.*) — Sortez, Suson, je vous l'ordonne.

(Susanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fon l.)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur : vient-on trou-

bler ainsi les femmes dans leur retraite? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Susanne: êtes-vous dans ce cabinet?

(Susanne, restée au fond, se jette dans l'alcove et s'y cache.)

LA COMTESSE, *vivement, tournée vers le cabinet.*

Suson, je vous défends de répondre. (*au comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE *s'avance vers le cabinet.*

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi, j'espère savoir dans un moment quelle est cette Susanne mystérieuse. Vous demander la clef seroit, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château !

LE COMTE.

Fort bien, madame : en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour sortir et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant ?... une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée.

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh ! monsieur, qui songe à vous contrarier ?

LE COMTE.

Ah ! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes : il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ciel ! étourderie funeste !

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie. (*Il élève la voix.*) Et quant à la Susanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre ; et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure...

(Le comte l'emmène, et ferme la porte à la clef.)

SCÈNE XIV.

SUSANNE, CHÉRUBIN.

SUSANNE *sort de l'alcove, accourt vers le cabinet, et parle à travers la serrure.*

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite ; c'est Susanne : ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN *sort.*

Ah ! Suson ! quelle horrible scène !

SUSANNE.

Sortez. Vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Eh ! par où sortir ?

SUSANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue ?

SUSANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraseroit, et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUSANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! impossible! Ah! ma pauvre maîtresse! Et mon mariage! O ciel!

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne sur la melonnière. Quitte à gâter une couche ou deux.

SUSANNE *le retient et s'écrie :*

Il va se tuer.

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suson! oui, je m'y jetterois plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SUSANNE, *seule, jette un cri de frayeur.*

Ah!... (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déja bien loin. Oh! le petit garnement! aussi leste que joli! Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plus tôt. (*en entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le

comte, rompre la cloison, si cela vous amuse ; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y renferme.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois ; j'oublierois peut-être en faveur du motif ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte ; ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au-devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-

vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Eh bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Susanne.

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... Et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez...

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.*

L'un que l'autre! C'est un homme?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Eh! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer!

LE COMTE, *furieux*.

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grand Dieu!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! L'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains*.

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied*.

(*à part.*) Je trouverai par-tout ce maudit page! (*haut.*) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Susanne; il ne se seroit pas si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, et criant tourné vers le cabinet*.

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grace. Et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre?

LA COMTESSE.

Hélas, oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, une veste et sans manteau, le cou ouvert, les bras nus: il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! ah! vous la garderez.... long-temps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant: je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable: il partoit; c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre!

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me lèverai; je vous remettrai même la clef du cabinet: mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE *se lève, et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse, après, tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas?...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr!

LE COMTE *ouvre la porte et recule.*

C'est Susanne!

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUSANNE.

SUSANNE *sort en riant.*

Je le tuerai, je le tuerai! Tuez-le donc, ce méchant page..

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle école! (*regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement? Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, *assise;* SUSANNE.

SUSANNE *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame, il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suson, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *assise;* SUSANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus.* (*après un court silence.*)

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame, vous jouez fort bien la comédie.

SUSANNE, *gaiement.*

Et moi, monseigneur?

(La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.)

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! Et par quel motif, je vous prie?...

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah, madame! c'est sans ménagement.

SUSANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon! Je suis d'une confusion!

SUSANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas, lorsque je t'appelois, mauvaise?

SUSANNE.

Je me rhabillois de mon mieux à grand renfort d'épingles; et madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur: un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines; et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUSANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh ! quand cela seroit, Suson, j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner : il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine !...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus cette Rosine que vous avez tant poursuivie. Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus.

SUSANNE.

Madame !

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié !

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang.

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez ?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit?

LA COMTESSE.

...Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchants! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes. Ah! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien! de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE *se lève.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul.—Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur! il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois... du ressentiment de vos soup-

çons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste, et presque nu...

LA COMTESSE, *montrant Susanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devroit envoyer en ambassade à Londres. Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point.

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUSANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répèterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suson?

SUSANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUSANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni!

SUSANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suson! que je suis foible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUSANNE.

Bon! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

(Le comte baise ardemment la main de sa femme.)

SCÈNE XX.

SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disoit madame incommodée. Je suis vite accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non. Mais cet hommme absent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon, ta physionomie qui t'accuse me prouveroit déja que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUSANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile!

SUSANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire

accroire à monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Susanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi: mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! A la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh! ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas, à Susanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUSANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUSANNE, *bas.*

Ah! pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience est naturelle. Entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marceline, Marceline... (*haut.*) Je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUSANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

Monseigneur! monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout-à-l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte!

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas; c'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin: il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvois pas, je deviendrois enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni! courant...

LE COMTE, *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là (*levant le doigt*).

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîtrois l'homme?

ANTONIO.

Ah! que oui-da!... si je l'avois vu pourtant.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? Il est

inutile de chercher, monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment! c'est vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là! car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet.

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt... qui diroit le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déja.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval; car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes en veste

blanche : il fait un chaud!... J'attendois là ma Susannette, quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de monseigneur et le grand bruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout. (*Il regarde un des papiers.*) Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages: elle est belle! Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... non, la

voici... J'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche...

(Le comte rouvre le papier qu'il tient.)

LA COMTESSE, *bas, à Susanne.*

Ah! Dieu! Suson, c'est le brevet d'officier.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien, l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO *le repousse.*

Fi donc! vilain, qui me parles dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

Ah ah ah ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant qu'il m'avoit remis, et que j'ai oublié de lui rendre. Oh oh oh oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... desiroit qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas, à Susanne.*

Le cachet.

SUSANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet y manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas ?

FIGARO.

C'est... qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE *rouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons! il est écrit que je ne saurai rien. (*à part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerois pas! (*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUSANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, *au comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur. Avant de lui faire grace, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements! de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(La comtesse s'assied sur une bergère; Susanne est derrière elle.)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! Il vous convient bien de parler devant moi! maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile! agent fidèle et sûr! allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi sur-tout est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plait me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira.

LE COMTE.

Quel est ton nom, et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon signeu; le petit pastouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupian; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; va-s-y : mais vous (*à Bazile.*), accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la...

SUSANNE *l'apaise de la main en lui montrant la comtesse.*

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'est votre emploi : partez, ou je vous chasse. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* LE COMTE.

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*à Figaro.*) Ne

conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le suit.*

Conclure ! Oh ! va, ne crains rien, quand même tu ne reviendrois jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter ; veux-tu que je commence ?... Allons, gai ! haut la-mi-la pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE.

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suson,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon ;
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV.

SUSANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Susanne, la jolie scène que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUSANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup; mais ce n'a été qu'un nuage; et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUSANNE.

Sans hésiter. Le charmant enfant! Léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUSANNE.

Ah! madame, au contraire! et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe ? Et s'il trouvoit cet enfant au château !

SUSANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUSANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE *se lève.*

Attends... Au lieu d'un autre ou de toi, si j'y allois moi-même !

SUSANNE.

Vous, madame ?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé : le comte alors ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité ! cela seroit... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne...

SUSANNE.

Ah ! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non: il voudroit mettre aussi du sien... Mon masque de velours et ma canne; que j'aille y rêver sur la terrasse.

(Susanne entre dans le cabinet de toilette.)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE.

Il est assez effronté, mon petit projet! (*Elle se retourne.*) Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'oubliois! (*Elle le prend sur sa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! monsieur le comte! qu'avez-vous fait? Et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI.

LA COMTESSE, SUSANNE.

(La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUSANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUSANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant votre projet! Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse. Elles sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience. On apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des siéges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et, dessous, le portrait du roi.

SCÈNE I.

LE COMTE; PÉDRILLE *en veste, botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'as-tu bien entendu ?

PÉDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *criant.*

Pédrille ?

SCÈNE III.

LE COMTE; PÉDRILLE *revient.*

PÉDRILLE.

Excellence ?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Âme qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; sur-tout depuis quel temps ?

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte : allez.

SCÈNE IV.

LE COMTE *marche en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile !... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse ; la camariste enfermée quand j'arrive ; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie ; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? Mais la comtesse ! si quelque insolent attentoit... Où m'égaré-je ? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! — Elle s'amusoit ; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! — Elle se respecte ; et mon honneur... où diable on l'a placé ! De l'autre part où suis-je ? cette friponne de Susanne a-t-elle trahi mon secret ?... Comme il n'est pas encore le sien !... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie ? J'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution ! si je la voulois sans débat, je la desirerois mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre ! Il faut le sonder adroitement, (*Figaro paroît*

dans le fond : il s'arrête.) et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de mon amour pour Susanne.

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de monsieur Bazile?

LE COMTE.

Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisois : *Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *se promène.*

Sa femme!... Je voudrois bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler ?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étois sali sur ces couches en tombant ; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit

forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! On diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! Je me trouve là par hasard : qui sait, dans votre empertement, si...

LE COMTE, *interrompant*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor! (*à part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois... oui, j'avois quelque envie de t'emmener à Londres courrier de dépêches...; mais, toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO.

Je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Eh bien!

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglois, il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam* en Angleterre on ne manque de rien nulle part.— Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras, entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon (*Il tourne la broche.*), *God-dam!* On vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excel-

lent Bourgogne ou de clairet, rien que celui-ci (*Il débouche une bouteille.*), *God-dam!* On vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches; mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche, ah! *God-dam!* Elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent, par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO.

C'est qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle ! y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous : la foule est là ; chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut ; le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part.*) A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité je ne serai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ! Monseigneur se rit

du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; sur-tout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions, et pensionner des traîtres ; amollir des cachets; intercepter des lettres; et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

LE COMTE.

Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers ; mais,

comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester. J'entends... Susanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, et le paie en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le magistrat s'oublie et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo è galant'uomo*, dit l'italien; il dit toujours la vérité: c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit. Il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi ; qu'a-t-il appris ?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison ?

FIGARO.

Eh ! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siège, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(Le laquais sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le comte, qui rêve.*

Est-ce là ce que monseigneur vouloit ?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi ?... je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE.

Le maraud m'embarrassoit. En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! fripomme et fripon, vous vous entendez pour me jouer! Soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu ! pour époux...

SCÈNE IX.

SUSANNE, LE COMTE.

SUSANNE, *essoufflée.*

Monseigneur... Pardon, monseigneur !

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUSANNE.

Vous êtes en colère?

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUSANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non: gardez-le pour vous-même; il ne tardera pas à vous être utile.

SUSANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUSANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUSANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUSANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son excellence ?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

SUSANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité ?

LE COMTE.

Tu te rendrois sur la brune au jardin ?

SUSANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement !

SUSANNE.

Ce matin ? Et le page derrière le fauteuil !

LE COMTE.

Elle a raison ; je l'oubliois. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part...?

SUSANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile...?

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un

certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit.

SUSANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah! charmante! Et tu me le promets? — Si tu manquois à ta parole! entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUSANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? — D'honneur! j'en raffollerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUSANNE, *riant, et rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUSANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUSANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X.

SUSANNE, FIGARO.

FIGARO.

Susanne! Susanne! où cours-tu donc si vite en quittant monseigneur?

SUSANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah! mais, dis donc...

SCÈNE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

Tu viens de gagner ton procès! Je donnois là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt bien juste... Mais s'il alloit payer la duègne... Avec quoi?... S'il payoit... eh eh eh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne en Figaro un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto... (*Il voit entrer Marceline, etc.; il sort.*)

SCÈNE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cœtera; le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cœtera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur: c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur: je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh mais! j'en-entends fort bien, et lui veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur ; voilà tout le procès.

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès ?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*à Bartholo.*) Où sommes-nous? (*à Brid'oison.*) Quoi ! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose ?

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre.

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON; FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très gaiement, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être.—Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage! A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-Main, le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! Je suis garant qu'il dévore. Oh que oui! je l'ai vu pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur: si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Eh bien! l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne paies pas?...

FIGARO.

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San-ans doute.—Eh mais! qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le comte, crie :*

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison! ce n'est qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle; parceque la forme, voyez-vous, la forme. Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme.

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU; LES PAYSANS ET PAYSANNES, *en habits de fête;* LE COMTE *s'assied sur le grand fauteuil;* BRID'OISON, *sur une chaise à côté;* LE GREFFIER, *sur le tabouret derrière sa table;* LES JUGES, LES AVOCATS, *sur les banquettes;* MARCELINE, *à côté de* BARTHOLO; FIGARO, *sur l'autre banquette;* LES PAYSANS ET LES VALETS, *debout derrière.*

BRID'OISON, *à Double-Main.*

Double-Main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très noble, infiniment noble *Don Pédro George, hidalgo, baron de los altos, y montes fieros, y otros montes;* contre *Alonzo Caldéron,* jeune auteur dramatique. — Il est question d'une comédie mort-née que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN, *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur, contre le receveur de la province. — Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième.* (*Bartholo et Figaro se lèvent.*)

Barbe-Agar-Raab-Madelaine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure (*Marceline se lève et salue.*); contre *Figaro*... nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Qué-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. — Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

(Le greffier écrit.)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois le fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence! messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro* par ladite *de Verte-Allure.* Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siège.

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs : plus boursoufflés après, que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murenâ.* Moi je dirai le fait en peu de mots. — Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse.

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc! messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

BARTHOLO *lit.*

Je, soussigné, reconnois avoir reçu de damoiselle, etc... Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition dans ce château; et je l'épouserai par forme de reconnoissance, etc. Signé *Figaro*, tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour; et depuis Alexandre-le-Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-osez vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit, *laquelle somme je lui rendrai*, *ET je l'épouserai;* mais, *laquelle somme je lui rendrai*, *OU je l'épouserai;* ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) E. e. e. e. *Damoiselle* e. e. e. *de Verte-Allure* e. e. e. Ha! *laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition dans ce château... ET... OU... ET... OU...* Le mot est si mal écrit... Il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? Je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase : je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membres : je paierai la donzelle, OU je l'épouserai. A pédant, pédant et demi : qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec ; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question ?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai.* C'est ainsi qu'on diroit, messieurs : *vous vous ferez saigner dans ce lit* où *vous resterez chaudement*, c'est dans lequel ; *il prendra deux gros de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin*, dans lesquels vous

mêlerez. Ainsi *château* où *je l'épouserai*, messieurs, *c'est château dans lequel...*

FIGARO.

Point du tout. La phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le médecin*, ou bien *le médecin ;* c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront*, ou bien *les sots ;* le sens est clair, car, audit cas, *sots* ou *méchants* sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule*, OU je l'épouserai...

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y est. C'est *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier*, *vite.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y étoit, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, *vite.*

Oui : nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance.

(Les juges se lèvent, et opinent tout bas.)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence ! messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence !

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendroient impunément des insolents privilégiés : c'est dégrader le plus noble institut.

(Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN *se lève, à Marceline.*

Ah ! c'est trop fort ! Je vous dénonce ; et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE *s'assied.*

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle ; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse ? Mariage à défaut de paiement : les deux ensemble impliqueroient.

DOUBLE-MAIN.

Silence ! messsieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence !

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? Qu'il veut garder sa personne. A lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit, *Laquelle somme je paierai à sa première réquisition, ou bien j'épouserai, etc.*, la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs.

(Le peuple sort.)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'assied.*

Ah! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devoit s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient! (*au comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas; je suis gentilhomme une fois.

(Le comte s'arrête.)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents ?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir ; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! C'est quelque enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu, docteur ; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve ? Il crieroit qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés, et joyaux d'or, trouvés sur moi par les brigands, n'indiqueroient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieu ! c'est lui !

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui, lui ?

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par les Bohémiens ?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

Oh oh oh ! aïe de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère !

BRID'OISON.

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

* BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! Et votre fils ! Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

Et-et si l'on y regardoit de si près, pè-ersonne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

* Ce qui suit, renfermé entre le présent astérisque et celui de la page 152, a été retranché par les comédiens Français aux représentations de Paris.

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiégent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux. c'est la règle

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse: vous, et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister! Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu ! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds. Vis entre une épouse, une mère tendre, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet ! Il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. *

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange !

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse et le château ? Vous impo-osez à la justice ?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice ! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père ! Mais puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(Marceline lui saute au cou.)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUSANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUSANNE, *accourant, une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez: qu'on ne les marie pas. Je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUSANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Susanne:*

Ah! oui, payer! Tiens, tiens.

SUSANNE *se retourne.*

J'en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUSANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUSANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiement.*

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas.

(Susanne veut sortir, Figaro la retient.)

SUSANNE *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUSANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUSANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Susannette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUSANNE *court à elle.*

Vous sa mère ! (*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout-à-l'heure ?

FIGARO.

Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif: c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois ; car j'étois loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUSANNE *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci ?

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères ! Embrassez-moi, mes deux enfants ; j'unis en vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah ! mes enfants, combien je vais aimer !

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère ! arrête donc ! Voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés

des premières larmes que je connoisse ! Elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité ! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentois couler entre mes doigts ; regarde (*Il montre ses doigts écartés.*) ; et je les retenois bêtement ! Va te promener, la honte ! je veux rire et pleurer en même temps ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un coté, et Susanne de l'autre.*)

MARCELINE.

O mon ami !

SUSANNE.

Mon cher ami !

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! Puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle !

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ? (*à Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus d' parole.

SUSANNE.

Ah ! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant d' not' sœur à sti qui n'est l'enfant d' personne ?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile ? On-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare !... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUSANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte. (*Il veut sortir.*)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage.

SUSANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris ?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa !

SUSANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa !

BARTHOLO, *attendri.*

Papa ! bon papa ! petit papa ! Voilà que je suis plus bête encore que monsieur, moi (*montrant Brid'oison.*). Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Susanne l'embrassent.*) Oh ! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur ?

FIGARO.

Courons le joindre ; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelque autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons. (*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCÈNE XX.

BRID'OISON.

Plus bê-ête encore que monsieur! On peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là; mais... I-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il sort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.)

SCÈNE I.

FIGARO, SUSANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Eh bien! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé. Il n'y a que monseigneur qui fait rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUSANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence; en voilà deux dans

nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivoit, j'étois tourmenté par une furie; tout cela s'est changé pour nous dans la *plus bonne* des mères. Hier j'étois comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents, pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galonnés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUSANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite: ainsi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre; et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices: encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle qu'on nomme amour... (*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUSANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte ; et nous voilà logés pour la vie.

SUSANNE, *riant.*

L'amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'amour.

SUSANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUSANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie.

SUSANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire ; et celles qu'on vante sans y ajouter foi,

car toute vérité n'est pas bonne à croire ; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suson qui soit une vérité de bon aloi.

SUSANNE.

J'aime ta joie, parcequ'elle est folle : elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Susanne.

SUSANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suson, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde ; et c'est sa punition.

SUSANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité ?

SUSANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants ; moi je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUSANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUSANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUSANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE II.

FIGARO, SUSANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avois raison de le dire : en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend; on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (*Il veut emmener Susanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCÈNE III.

SUSANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUSANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUSANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUSANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUSANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin d'accord avec le comte il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*Elle veut sortir.*)

SUSANNE *se jette à genoux.*

Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Susanne. Après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez....

LA COMTESSE *la relève.*

Eh mais!... je ne sais ce que je dis! En me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUSANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous?

SUSANNE *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUSANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUSANNE.

Madame, au moins c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte.

(Susanne s'assied, la comtesse dicte.)

Chanson nouvelle, sur l'air :...Qu'il fera beau ce soir sous les grands marronniers!... Qu'il fera beau ce soir...

SUSANNE *écrit.*

Sous les grands marronniers... Après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUSANNE *relit.*

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle; dépêche : elle servira de réponse. Écris sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUSANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet!*... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUSANNE *cherche sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à présent!

LA COMTESSE *détache sa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah! mon ruban!

SUSANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté...?

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras? C'eût été joli! Donnez donc.

SUSANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette...le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE; CHÉRUBIN, *en fille;* FANCHETTE, *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUSANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes. Je me reproche, mes

belles petites, de ne pas vous connoître toutes. (*montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin, et le baise au front.*) Elle en rougit! (*à Susanne.*) Ne trouves-tu pas, Suson... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUSANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES; CHÉRUBIN *au milieu d'elles;* FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE. LA COMTESSE, SUSANNE,

ANTONIO.

Moi, je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance

que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes les filles, il reconnoît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses long cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :*) Eh ! parguienne, v'là notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ! ciel !

SUSANNE.

Ce fripponneau !

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui !...

LE COMTE, *en colère.*

Eh bien ! madame ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! monsieur ! vous me voyez plus surprise que vous, et pour le moins aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui : mais tantôt, ce matin ?

LA COMTESSE.

Je serois coupable en effet si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever ; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif ! il s'est sauvé, je me suis troublée ; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : *si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougissant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur, à votre tour : l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités; que c'est toujours sans le vouloir, si je vous cause des inquiétudes; pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

SCÈNE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE.

FIGARO.

Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! Vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux.

FIGARO.

Très heureux, sans doute; autrement...

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air! (*aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce temps, le petit page galopoit sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopoit, ou marchoit au pas....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément. Mais quelle enquête! (*aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin!... (*à part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Eh! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas, il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela se peut. Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi, vous et lui!

FIGARO.

Pourquoi non? La rage de sauter peut gagner; voyez les moutons de Panurge: et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment! deux à-la-fois!

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines: et qu'est-ce que cela fait, monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*aux jeunes filles.*) Ah çà! voulez-vous venir ou non?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les

belles, à vos postes. Allons! Susanne, donne-moi le bras.

(Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*au page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez-vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer!

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer! J'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau et s'enfuit.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'officier sans doute:

aux enfants tout sert de hochet. (*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces : asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis. On joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche.*

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, fusil sur l'épaule.

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET LES PAYSANNES, en habits de fête.

DEUX JEUNES FILLES, portant la toque virginale à plumes blanches;

DEUX AUTRES, le voile blanc ;

DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.

ANTONIO donne la main à SUSANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour MARCELINE.

FIGARO donne la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le COMTE, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à SUSANNE et à MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle ANTONIO conduit SUSANNE au COMTE ; elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le COMTE lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant :

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUSANNE est à genoux, et, pendant les deux derniers vers du duo, elle tire le COMTE par son manteau, et lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte

la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le COMTE a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein; on achève de chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du COMTE, et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de MARCELINE.

On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.

LE COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, et tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:

LE COMTE.

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles par-tout! (*Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.*)

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Susanne:*

C'est un billet doux qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

(La danse reprend: le comte, qui a lu le billet, le

retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, *à Susanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête!

(Pendant ce temps, Susanne a des signes d'intelligence avec la comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.)

(Figaro conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Susanne; à l'instant où le comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes! (*Les gardes vont vite à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parcequ'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Susanne!... Elle reviendra. (*à part, à Susanne.*) Allons changer d'habits. (*Elle sort avec Susanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCÈNE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté la comtesse et Susanne;* BAZILE, *tenant sa guitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin.*

« Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
« Qui blâmez l'amour léger,
« Cessez vos plaintes cruelles;
« Est-ce un crime de changer?
« Si l'amour porte des ailes,
« N'est-ce pas pour voltiger?
« N'est-ce pas pour voltiger?
« N'est-ce pas pour voltiger? »

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monsigueu! il ne m'a pas amusé du tout, avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline ; et je viens m'opposer...

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Et pourquoi ? Laisse-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis ?...

FIGARO.

Nous amis ?

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO, *vite.*

Parcequ'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un journal ?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette !

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette !

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio !

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE, *assis.*

Insolents tous les deux.

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit ; si cela se pouvoit.

BAZILE.

Disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète !

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que, si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chère mère?

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils? Tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *riant.*

Ah ah ah ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite. (*Il veut sortir avec les autres.*)

SCÈNE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre ?

FIGARO.

Où est le mal ?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comtesse, qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice ? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-Soleil ? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers ! Belle idée ! (*En s'en allant, à part.*) Ils alloient incendier mon rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme! (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendue injuste envers ta charmante femme ; je la supposois d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils. La jalousie...

FIGARO.

N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable ; et si Susanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance : elle aura long-temps travaillé... (*Il se*

retourne, et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.)

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Eh eh eh eh!... Ma petite cousine qui nous écoute.

FANCHETTE.

Oh! pour ça, non: on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai: mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déja dissimulée, friponne! Vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est; c'est ma cousine Susanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai.—C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle ! une épingle !... Et de quelle part, coquine ? A votre âge vous faites déja un mét... (*Il se reprend, et dit d'un ton doux :*) Vous faites déja très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette ; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher ? Je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine. Tiens, ta petite épingle est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Susanne, et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit : tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien ?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *Tiens, petite*

Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands marronniers.

FIGARO.

Des grands?...

FANCHETTE.

Marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : *Prends garde que personne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Susanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je ? Il me prend pour un enfant, mon cousin. (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien, ma mère ?

MARCELINE.

Eh bien, mon fils ?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... Il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! Eh! qu'est-ce qu'il y a ?

FIGARO, *les mains sur sa poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé ? Une épingle a tout fait partir !

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée....

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie ! oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable ; et si Susanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, *vivement.*

Oh ! ma mère ! on parle comme on sent. Mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu. Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu ! Abymons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle

joue, et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyois plus fort en jugement!

FIGARO, *lui baisant la main avec transport.*

Elle a raison, ma mère; elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

MARCELINE.

Adieu : et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Susanne, ou plutôt avertissons-la. Elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (*en riant*) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin. (*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de marronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques ou temples de jardin, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée, un siége de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE I.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée.*

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il alloit ne pas venir à présent! mon petit drôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça seroit : pareeque monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue!... Que sait-on? il me le rendra peut-être. (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!... (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCÈNE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu;* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, *troupe de valets et de travailleurs.*

FIGARO, *d'abord seul.*

C'est Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche :*) Bonjour, messieurs : bonsoir : êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devroit être levée.

BARTHOLO.

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur!

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs : c'est ici, sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment! je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous; je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous; et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *Verte-Allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Susanne se sont arrangés sans moi. Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (*Il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

Ah ah! oh oh! Damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre:*

O femme! femme! femme! créature foible et décevante!... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressai devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie!... Il rioit en lisant, le perfide! Et moi comme un benêt!... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parceque vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans a gouverner

toutes les Espagnes. Et vous voulez jouter!... On vient... c'est elle... Ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire.—Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussè-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule. A l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.—

Mes joues creusoient ; mon terme étoit échu ; je voyois de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil ! Je lui dirois... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte,

ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique; et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *journal inutile*. Pouou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille: on me supprime; et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'alloit saisir. On pense à moi pour une place; mais par malheur j'y étois propre: il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pilloit autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde; et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais;

puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnoît, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non, ce n'est pas nous ; eh mais ! qui donc ? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ! Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis. Encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaisir ; ayant tous les goûts pour jouir ; faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais pares-

seux... avec délices! orateur selon le danger; poëte par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite; et trop désabusé... Désabusé!... Suson, Suson, Suson, que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... On vient. Voici l'instant de la crise. (*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

SCENE IV.

FIGARO; LA COMTESSE, *avec les habits de Suson;* SUSANNE, *avec ceux de la comtesse*, MARCELINE.

SUSANNE, *bas à la comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi: baisse la voix.

SUSANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher: commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE.

SUSANNE, *haut.*

Madame tremble! Est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUSANNE, *haut.*

Si madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUSANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein!

(Susanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE.

(Figaro et Susanne retirés de chaque côté sur le devant.)

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

La la la, etc.

J'avois une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah! grand Dieu!

CHÉRUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompé-je? A cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suson.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivoit!...

(Le comte paroît dans le fond.)

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Susanne. Eh ! pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, sur-tout au battement de son cœur ! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse : elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt !

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part :*

N'est-ce pas Susanne que j'aperçois ?

CHÉRUBIN, *à la comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc ?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé

ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUSANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez?....

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh que oui! j'oserai. Tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUSANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(Chérubin veut embrasser la comtesse. Le comte se met entre deux, et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah! ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne! (*Il écoute.*)

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du comte.*

(*à part.*) C'est monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUSANNE, *riant tout haut de l'autre côté.*

Ah ah ah ah!

LE COMTE, *à la comtesse, qu'il prend pour Susanne.*

Entend-on quelque chose à ce page! Il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire!

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeoit de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*à la comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie; elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Susanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris. (*Il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUSANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet? ces jolis doigts pleins de grace et d'espièglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Susanne.*

Ainsi l'amour...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

Je ne sais : moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme : quelquefois un refus; que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment)! et sont si complaisantes et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suson, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien. Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUSANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi, que l'amour a faite et si vive et si jolie! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (*Il la baise au front.*) Ma Susanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE *fait une révérence.*

Susanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUSANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce. Entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? Nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! Je m'en doutois. (*Il s'avance.*)

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! On vient exprès.

LE COMTE, *bas, à la comtesse.*

C'est Figaro!... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis. (*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois au fond.*

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUSANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le comte et la comtesse qu'il prend pour Susanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont entrés : m'y voilà. (*d'un ton altéré.*) Vous autres, époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour, je suis ma femme et je l'écoute; en un tour de main on est au fait: c'est charmant; plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. (*marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUSANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(*à part.*) Tu vas payer tes beaux soupçons. (*du ton de voix de la comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravaguant.*

Qui va là? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUSANNE, *du ton de la comtesse.*

Eh ! mais, c'est Figaro !

FIGARO *regarde, et dit vivement.*

Madame la comtesse !

SUSANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah ! madame, que le ciel vous amène à propos ! Où croyez-vous qu'est monseigneur ?

SUSANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Susanne, mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit ?

SUSANNE.

Mais parlez bas !

FIGARO, *très vite.*

Cette Suson qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit la réservée ! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUSANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh ! c'est Suson ! Goddam !

SUSANNE, *du ton de la comtesse.*

Vous paroissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse ! qui veut me surprendre !

SUSANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir ?

SUSANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe ! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUSANNE, *à part.*

Comme je le soufflèterois !

FIGARO, *à part.*

Il seroit bien gai qu'avant la noce !...

SUSANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un peu d'amour n'assaisonne pas ?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUSANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah ! madame, je vous adore. Examinez le temps,

le lieu, les circonstances; et que le dépit supplée en vous aux graces qui manquent à ma prière.

SUSANNE, *à part.*

La main me brûle !

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUSANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé ?...

FIGARO.

Oui, madame, oui, j'ai songé.

SUSANNE.

Que, pour la colère et l'amour...

FIGARO.

Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUSANNE, *de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah! *demonio!* quel soufflet !

SUSANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet ! Et celui-ci ?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* De par le diable ! est-ce ici la journée des tapes ?

SUSANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo* ? Susanne : et voilà pour tes

soupçons ; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour ? Dis donc comme ce matin ?

FIGARO *rit en se levant.*

Santa Barbara ! oui, c'est de l'amour. Oh ! bonheur ! oh ! délices ! oh ! cent fois heureux Figaro ! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suson, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUSANNE.

Le plus fortuné ! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, en vérité, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix ?

SUSANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue ? Ah ! comme je m'en vengerai !

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop feminin ! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois-là, quand je te croyois avec lui ;

et comment cet habit, qui m'abusoit, te montre enfin innocente.

SUSANNE.

Eh! c'est toi qui es un innocent de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Est-ce notre faute, à nous, si voulant museler un renard nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUSANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUSANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah! Figaro! pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là. — Sa femme! Oh! douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de cette salle?

SUSANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUSANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUSANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUSANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte étoit de bonne guerre.

SUSANNE.

Allons, superbe, humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste: à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUSANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée!...

FIGARO *se relève sur ses genoux.*

Pour faire la conquête de sa femme!

SCÈNE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite;* FIGARO, SUSANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois : elle est peut-être entrée ici.

SUSANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suson, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyois...

SUSANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le : veux-tu ? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la comtesse !... Ah ! je suis sans armes ! (*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout-à-fait en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre ! mort ! enfer !

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

(*bas.*) Il jure. (*haut.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! tout se découvre enfin.

SUSANNE, *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi.

(Il la baise au front.)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance !

(Susanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline, et Chérubin.)

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

(Le comte saisit le bras de Figaro.)

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'est mon maître !

LE COMTE *le reconnoît.*

Ah! scélérat ! c'est toi ! Holà ! quelqu'un ! quelqu'un !

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon ! c'est Pédrille. Es-tu tout seul ?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville à étripe-cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort !

PÉDRILLE, *criant à tue-tête.*

Pas plus de page que sur la main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh ! l'animal !

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. —Holà ! quelqu'un ! Si l'on m'entend, accourez tous !

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux : que peut-il donc vous arriver ?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL :

(Toute la noce accourt avec des flambeaux.)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(Pédrille y va.)

BAZILE, *bas, à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Susanne ?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah ah !

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*à Figaro, d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondrez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE *reprend sa colère.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné.*

Ah ah !

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, messieurs.

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons ?

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf... (*se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice !

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi. (*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre ?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles ; vous êtes perdue, madame, et votre heure est bien arrivée. (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin !

LE COMTE.

Mon page ?

BAZILE.

Ha ha !

LE COMTE, *hors de lui.*

(*à part.*) Et toujours le page endiablé? (*à Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachois, comme vous me l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval.

LE COMTE.

Entre-s-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infame qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguienne, une bonne providence; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc.

(Antonio entre.)

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y étoit pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eut été trop cruel si quelque ame sensible n'en eut adouci l'amertume.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine !

BAZILE.

Oh oh !

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne et s'écrie.*

Ah ! palsembleu ! monsigneu, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là.

LE COMTE, *outré.*

Qui la savoit là-dedans ? (*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le comte ; ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi. (*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne et s'écrie.*) Marceline!...

BAZILE.

Ah ah!

FIGARO, *riant.*

Eh! quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE *outré.*

Que m'importe à moi! La comtesse...

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; SUSANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

Ah! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse...

(Susanne se jette à genoux la tête baissée.)

LE COMTE.

Non, non.

(Figaro se jette à genoux de l'autre côté.)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(Marceline se jette à genoux devant lui.)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.)

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent!

SCÈNE XIX.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la comtesse et Susanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi! cè-est madame.

LE COMTE *veut relever la comtesse.*

Quoi! c'étoit vous, comtesse? (*d'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon généreux...

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non, non*, à ma place; et moi,

pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUSANNE *se relève.*

Moi aussi.

MARCELINE *se relève.*

Moi aussi.

FIGARO *se relève.*

Moi aussi. Il y a de l'écho ici!

(Tous se relèvent.)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur.

LE COMTE, *à Susanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUSANNE.

C'est madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due. (*Il baise la main de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient. (*Elle donne la bourse à Figaro, et le diamant à Susanne.*)

SUSANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUSANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.*

La jarretière? Elle étoit avec ses habits; la voilà.

(Les garçons de la noce veulent la ramasser.)

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre, et dit:*

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, au page.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice.

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah ah ah! qu'en dites-vous donc, ma chère comtesse?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité.*

Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Sur-ur tout ce que je vois, monsieur le comte?... Ma-a foi, pour moi, je-e ne sais que vous dire : voilà ma-a façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(On joue la ritournelle du vaudeville.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais...

(Il chante.)

Gaudeant benè nati.

BAZILE.

Non...

(Il chante.)

Gaudeat benè nanti. (*bis.*)

SUSANNE.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. (*bis.*)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. (*bis*)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre, presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas, est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. (*bis.*)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (*bis.*)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. (*bis.*)

SEPTIÈME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger:
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel. (*bis.*)

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image:
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (*bis.*)

SUSANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos desirs,
A son but par les plaisirs. (*bis.*)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie,
Que l'on juge en cè-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chansons. (*bis.*)

BALLET GÉNÉRAL.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Marais, le 6 juin 1792. — Remis au théâtre de la rue Feydeau, avec des changements, et joué le 16 floréal an 5 (5 mai 1797) par les anciens acteurs du Théâtre Français.

On gagne assez dans les familles,
quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pièce.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les ames ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva, jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte, homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet-de-chambre, chirurgien et homme de confiance du comte, homme formé par l'expérience du monde et des évènements.

SUSANNE, première camariste de la comtesse, épouse de Figaro, excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

M. FAL, notaire du comte, homme exact et très honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss, homme trop simple pour un tel maître.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

L'AUTRE TARTUFE,

OU

LA MÈRE COUPABLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fort orné.

SCÈNE I.

SUSANNE, *seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.*

Que madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. (*Elle s'assied avec abandon.*) A peine il est neuf heures, et je me sens déja d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière... *Demain, Susanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets.* — Au portier : *Que de la journée il n'entre personne*

pour moi. — Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul œillet blanc au milieu... Le voilà. — Pauvre maîtresse! elle pleuroit!... Pour qui ce mélange d'apprêts?... Eh eh! si nous étions en Espagne, ce seroit aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*avec mystère.*) et d'un autre homme qui n'est plus. (*Elle regarde les fleurs.*) Les couleurs du sang et du deuil! (*Elle soupire.*) Ce cœur blessé ne guérira jamais! — Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. (*Elle attache le bouquet.*)

SCÈNE II.

SUSANNE; FIGARO, *regardant avec mystère.*

SUSANNE.

Entre donc, Figaro. Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme!

FIGARO.

Peut-on vous parler librement?

SUSANNE.

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO.

Et pourquoi cette précaution?

SUSANNE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, *l'appuyant.*

Honoré Tartufe?—Bégearss?

SUSANNE.

Et c'est un rendez-vous donné. — Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes : cela peut se redire, et nuire à tes projets.

FIGARO.

Il s'appelle Honoré.

SUSANNE.

Mais non pas Tartufe.

FIGARO.

Morbleu !

SUSANNE.

Tu as le ton bien soucieux?

FIGARO.

Furieux. (*Elle se lève.*) Est-ce là notre convention? M'aidez-vous franchement, Susanne, à prévenir un grand désordre? Serois-tu dupe encore de ce très méchant homme?

SUSANNE.

Non : mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me dit plus rien. J'ai peur en vérité qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO.

Feignons toujours d'être brouillés.

SUSANNE.

Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur?

FIGARO.

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva (il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur)...

SUSANNE, *avec humeur.*

C'est beau! Et madame sort sans livrée! Nous avons l'air de tout le monde!

FIGARO.

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, pour une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous; comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible.

SUSANNE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO.

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux.

SUSANNE.

Que trop.

FIGARO.

Comme madame est malheureuse.

SUSANNE.

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine; comme il fait sur-tout des efforts pour dénaturer sa fortune.

SUSANNE.

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire?

FIGARO.

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner de l'indolente Espagne en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre?

SUSANNE.

Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO.

Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches...

SUSANNE.

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO.

Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement, c'est là qu'est le secret de l'ame. Il se trame ici quelque horreur : il faut qu'il s'en croie assuré, car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès! Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUSANNE.

C'est beaucoup.

FIGARO.

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUSANNE.

Et si j'en instruis ma maîtresse?

FIGARO.

Il n'est pas temps encore. Ils sont tous subjugués par lui; on ne te croiroit pas : tu nous per-

drois sans les sauver. Suis-le par-tout, comme son ombre... et moi, je l'épie au-dehors...

SUSANNE.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... Ayons l'air de quereller bien fort. (*Elle pose le bouquet sur la table.*)

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas! Que je t'y prenne une autre fois!...

SUSANNE, *élevant la voix.*

Certes!... oui, je te crains beaucoup!

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah! tu me crains!... Tiens, insolente.

SUSANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups à moi... chez ma maîtresse!

SCÈNE III.

BÉGEARSS, FIGARO, SUSANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe noir au bras.*

Eh mais! quel bruit! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure!

BÉGEARSS.

Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUSANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi!

BÉGEARSS.

Ah! l'horreur! monsieur Figaro! Un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement.*

Eh! morbleu! monsieur, laissez-nous! Je ne suis point *un galant homme*, et cette femme n'est point une *personne de l'autre sexe :* elle est ma femme; une insolente, qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce-qu'elle a ici des gens qui la soutiennent! Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS.

Est-on brutal à cet excès!

FIGARO.

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre; et vous savez trop bien pourquoi.

BÉGEARSS.

Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant.*

Vous manquer, moi? c'est impossible. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUSANNE.

BÉGEARSS.

Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUSANNE.

Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; la dispute s'est échauffée; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu...

BÉGEARSS.

Laissons cela.—Quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi, mais ce débat l'a dissipé.

SUSANNE.

Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS.

Va, c'est moi qui t'en vengerai. Il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Susanne. Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée? (*Susanne y va voir. Il dit à part :*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'é-

crin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUSANNE *revient.*

Eh bien, ce grand secret?

BÉGEARSS.

Sers ton ami; ton sort devient superbe. — J'épouse Florestine; c'est un point arrêté: son père le veut absolument.

SUSANNE.

Qui, son père?

BÉGEARSS, *en riant.*

Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant, lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*d'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUSANNE.

Oh! mais Léon en est très amoureux.

BÉGEARSS.

Leur fils? (*froidement.*) Je l'en détacherai.

SUSANNE, *étonnée.*

Ha!... Elle aussi, elle est forte éprise.

BÉGEARSS.

De lui?...

SUSANNE.

Oui.

BÉGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUSANNE, *plus surprise.*

Ha ha!... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUSANNE, *stupéfaite.*

Aussi?... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS.

C'est le moindre de mes soucis. Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUSANNE.

S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS.

Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUSANNE, *incrédule.*

Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, *appuyant.*

Je le ferai.—Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*l'air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUSANNE, *incrédule.*

Ah! si madame avoit voulu...

BÉGEARSS.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUSANNE, *vivement.*

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS.

Que diable! il la sert dans ses goûts. Je t'entends toujours dire: *Ah! c'est un ange sur la terre.*

SUSANNE, *en colère.*

Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, *riant.*

Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Et puisque dans ces nouvelles et merveilleuses lois le divorce s'est établi...

SUSANNE, *vivement.*

Le comte veut s'en séparer?

BÉGEARSS.

S'il peut.

SUSANNE, *en colère.*

Ah! les scélérats d'hommes! Quand on les étrangleroit tous!...

BÉGEARSS.

J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUSANNE.

Ma foi!... pas trop

BÉGEARSS, *riant.*

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (*Il lui prend la main.*) Et voici ce qui nous concerne : Le comte, Florestine et moi habiterons le même hôtel; et la chère Susanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée!...

SUSANNE.

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine?

BÉGEARSS, *caressant.*

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme! J'ai tout le reste dans ma main; ce point seul est entre les tiennes. (*vivement.*) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé... (*Susanne l'examine; Bégearss se reprend.*) Je dis un *signalé*, par l'importance qu'il y met, (*froidement.*) car, ma foi, c'est bien peu de chose. Le comte auroit la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants

de la comtesse. Il ne voudroit pourtant pas qu'on le sût.

SUSANNE, *surprise.*

Ha ha!

BÉGEARSS.

Ce n'est pas trop mal vu: de beaux diamants terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUSANNE.

Pourquoi comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS.

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens pour moi combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCÈNE V.

LE COMTE, SUSANNE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Monsieur Bégearss, je vous cherchois.

BÉGEARSS.

Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venois prévenir Susanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin...

SUSANNE.

Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE.

Eh! laisse là ton *monseigneur!* N'ai-je pas ordonné en passant dans ce pays-ci?...

SUSANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE.

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUSANNE.

Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE COMTE, *fièrement.*

Depuis quand suis-je méconnu?

SUSANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher. (*à part.*) Dame! Figaro m'a dit de ne rien refuser...

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

J'ai tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

BÉGEARSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus. Je vous trouve un air accablé.

LE COMTE.

Te le dirai-je, ami! la perte de mon fils me sembloit le plus grand malheur : un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils...

LE COMTE, *vivement.*

Mon second fils! je n'en ai point.

BÉGEARSS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE.

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain. Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune..., que me faisoit cet autre

individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension, m'auroient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres, et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père?*

BÉGEARSS.

Monsieur, je crains de vous aigrir en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, *avec colère.*

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde; et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie!... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS.

Que vouliez-vous donc qu'elle fît? Même en la supposant coupable, est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE.

Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déja trois millions d'or, arrivés de la Vera-Crux, vont lui servir de dot; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné.

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que pour vous obéir je me suis déja mis en deuil.

LE COMTE.

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom, d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui...

BÉGEARSS.

Si votre pupille m'accepte; et si sur vos grands biens vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE *le serre dans ses bras.*

Loyal et franc ami! Quel époux je donne à ma fille!....

SCÈNE VII.

SUSANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

SUSANNE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamants; ne le gardez pas trop long-temps: que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame.

LE COMTE.

Susanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUSANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin?

LE COMTE *tire de sa poche un bracelet entouré de brillants.*

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommoit Chérubin....

BÉGEARSS.

Je l'ai connu: nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE.

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enlève (*Il met la main à ses yeux.*), lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique; au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui

est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre que j'avois achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on m'avoit peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre, ayant trouvé ce page fort joli, desira d'en faire une étude : c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BÉGEARSS.

Oui... (*Il baisse les yeux.*) à telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, *vivement.*

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants. Je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS.

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE.

Pourquoi?

BÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un piège! des surprises! Eh! quel homme un peu délicat voudroit prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi?

LE COMTE.

Il est trop tard pour reculer; le bracelet est fait, le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS *prend l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE *a enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah! mon cher portrait, je te tiens! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter... (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur coté; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère:*

Ah! voilà la boîte brisée!

LE COMTE *regarde.*

Non; ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatient.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté « certains faits, me disois-tu dans le moment, je « vous excuserois de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois pas devenir complice d'un tel attentat. Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne.*)

(Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrétement.)

LE COMTE, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage. Renferme tous les autres; et moi, je garde celui-ci.

BÉGEARSS.

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement.*

Une?... Achevez; tranchez le mot; je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant.*

Pardon, monsieur, mon bienfaiteur! et n'im-

putez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE.

Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah! perfide Rosine!... Car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes. Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer!

BÉGEARSS.

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX.

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *se lève.*

Homme importun! que voulez-vous?

FIGARO.

J'entre parcequ'on a sonné.

LE COMTE, *en colère.*

J'ai sonné? valet curieux!...

FIGARO.

Interrogez le joaillier qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE.

Mon joaillier? Que me veut-il?

FIGARO.

Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait.

(Bégearss s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer.)

LE COMTE.

Ah!... Qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il seroit peut-être à propos...

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur, partez; et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO.

Un seul mot? J'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi. (*Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup d'œil à Bégearss, et sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE.

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je la tiens; j'en suis désolé: pour-

quoi l'ai-je trouvée ? Ah Dieu ! Lisez, lisez, monsieur Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets ! Dieu préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE.

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences ? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS.

Quoi ! pour refuser ce papier !... (*vivement.*) Serrez-le donc ; voici Susanne. (*Il referme vite le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste sur sa poitrine.*)

SCÈNE XI.

SUSANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

(Le comte est accablé.)

SUSANNE *accourt.*

L'écrin ! l'écrin ! Madame sonne.

BÉGEARSS *le lui donne.*

Susanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUSANNE.

Qu'a donc monsieur ? il est troublé !

BÉGEARSS.

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUSANNE, *finement.*

Je l'avois dit pourtant de manière à être entendue. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *veut sortir, il voit entrer Léon.*

Voici l'autre !

LÉON, *timidement, veut embrasser le comte.*

Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit ?

LE COMTE, *sèchement, le repousse.*

Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir ?

LÉON.

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE.

Où vous fîtes une lecture ?

LÉON.

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement.*

Les vœux des chevaliers en sont ?

BÉGEARSS.

Qui fut, dit-on, très applaudi ?

LÉON.

Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE.

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant !

LÉON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre de l'esclave.

LE COMTE.

Discours d'enthousiaste. On voit où vous en voulez venir. (*Il veut sortir.*)

LÉON.

Mon père !...

LE COMTE, *dédaigneux.*

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père* à la cour, monsieur ? Appelez-moi *monsieur*. Vous sentez

l'homme du commun ! Son père !... (*Il sort : Léon le suit en regardant Bégearss, qui lui fait un geste de compassion.*) Allons, monsieur Bégearss, allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la bibliothèque du comte

SCÈNE I.

LE COMTE.

Puisque enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La « surprise nocturne que vous avez osé me faire « dans un château où vous fûtes élevé, dont vous « connoissiez les détours; la violence qui s'en est « suivie; enfin votre... crime, le mien... (*Il s'ar-« rête.*) le mien reçoit sa juste punition. Aujour-« d'hui, jour de saint Léon, patron de ce lieu et « le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, « mon opprobre et mon désespoir. Grace à de « tristes précautions, l'honneur est sauf; mais la « vertu n'est plus. — Condamnée désormais à « des larmes intarissables, je sens qu'elles n'ef-« faceront point un crime... dont l'effet reste

« subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre « irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose « plus signer un autre nom. » (*Il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promène*)... Qui n'ose plus signer un autre nom !... Ah ! Rosine ! où est le temps ?... Mais tu t'es avilie ! (*Il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme ! Un misérable corrupteur... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit.*) « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est « odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la « vive attaque d'un fort où je ne suis point com- « mandé.

« Je vous renvoie tous vos reproches ; le por- « trait que j'ai fait de vous, et la boucle de che- « veux que je vous dérobai. L'ami qui vous rendra « ceci, quand je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout « mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous « inspiroit un reste de pitié, parmi les noms « qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus « heureux... puis-je espérer que le nom de Léon « vous rappellera quelquefois le souvenir du mal- « heureux... qui expire en vous adorant, et signe « pour la dernière fois, Chérubin Léon d'As- « torga. »

Puis, en caractères sanglants !... « Blessé à « mort, je rouvre cette lettre, et vous écris avec

« mon sang ce douloureux, cet éternel adieu.
« Souvenez-vous... »

Le reste est effacé par des larmes... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme ! Un malheureux égarement... (*Il s'assied et reste absorbé.*) Je me sens déchiré !

SCÈNE II.

BÉGEARSS, LE COMTE.

BÉGEARSS, *en entrant, s'arrête, le regarde, et se mord le doigt avec mystère.*

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, venez donc!... Vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS.

Très effrayant, monsieur. Je n'osois avancer.

LE COMTE.

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étoient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS.

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE *se lève et se promène.*

Les misérables femmes, en se laissant séduire,

ne savent guère les maux qu'elles apprêtent!... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien, ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité; tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère, détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père. — Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes. Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS.

Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III.

FLORESTINE, LE COMTE, BÉGEARSS.

FLORESTINE, *un bouquet au côté.*

On vous disoit, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE.

Occupé de toi, mon enfant! *ma fille!* Ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort dérangé: en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis: ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Vous l'avez tout entier, monsieur; et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils, en se mariant... (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui), monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours: c'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE.

Laisse, laisse *monsieur* réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnoissante me donne un nom plus doux: appelle-moi ton père

BÉGEARSS.

Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière.... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutèle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami.... l'ami secret de votre mère.... et pour tout dire en un seul mot....

SCÈNE IV.

FIGARO; LA COMTESSE, *en robe à peigner;* LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

FIGARO, *annonçant.*

Madame la comtesse.

BÉGEARSS *jette un regard furieux sur Figaro.* (*à part.*) Au diable le faquin !

LA COMTESSE, *au comte.*

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal : effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE.

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO.

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien.

(Bégearss l'examine.)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine ? je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle ! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE, *lui baisant la main.*

Ah madame !

LA COMTESSE.

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui *Saint-Léon* ?

LA COMTESSE.

Charmante enfant, qui n'oublie rien. (*Elle la baise au front.*)

(Le comte fait un geste terrible. Bégearss le retient.)

LA COMTESSE, *à Figaro.*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE.

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de *Washington*, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE.

J'ignore qui me l'envoie : je ne l'ai demandé à personne ; et sans doute il est pour Léon. Il est beau ; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous.

(Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.)

SCÈNE V.

FIGARO, *rangeant la table et les tasses pour le déjeûner.*

Serpent ou basilic ! tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux : ce sont les miens qui te tueront... Mais où reçoit-il ses paquets ? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer ?... Quelque autre diable correspond... et moi, je ne puis découvrir...

SCÈNE VI.

FIGARO, SUSANNE.

SUSANNE *accourt, regarde, et dit très vivement à l'oreille de Figaro :*

C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir

madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce, fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

FIGARO.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major; nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grace à l'*Ariane Suson*, je tiens le fil du labyrinthe, et le Minotaure est cerné... Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien!... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme? S'en croiroit-il assez sûr pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie! il a perdu le coup. *Y a faute*

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, *avec une lettre.*

Meissieïr Bégearss! Ché vois qu'il est pas pour ici

FIGARO, *rangeant le déjeûner.*

Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.*

Meingoth! c'hattendrai pas meissieïr en gombagnie té vout! Mon maître il voudroit point, je chure.

FIGARO.

Il te le défend? Eh bien! donne la lettre; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.*

Pas plis à vous té lettres! O tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO.

(*à part.*) Il faut pomper le sot. — Tu... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME.

Tiable! non, ché viens pas.

FIGARO.

C'est sans doute quelque missive du gentle-

men... du parent irlandois dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume?

GUILLAUME, *riant niaisement.*

Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr! non, ché vous prie! celui-là, ché crois pas, partié! ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendroit d'un qu'ils sont là... pas contents, déhors.

FIGARO.

D'un de nos mécontents, dis-tu?

GUILLAUME.

Oui, mais ch'assure pas.

FIGARO, *à part.*

Cela se peut; il est fourré dans tout. (*à Guillaume.*) On pourroit voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME.

Ch'assure pas; pourquoi? des lettres il vient chez M. O'Connor; et puis, je sais pas quoi c'est timpré, moi.

FIGARO, *vivement*

O'Connor, banquier irlandois?

GUILLAUME.

Mon foi!

FIGARO *revient à lui froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel?

GUILLAUME.

Ein fort cholie maison, partié! tes chens très...

beaucoup gracieux, si j'osse dire. (*Il se retire à l'écart.*)

FIGARO, *à lui-même.*

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de s'té banquier pour personne; entende-fous ? ch'aurois pas dû... *Tertaïfle.* (*Il frappe du pied.*)

FIGARO.

Va, je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME.

Mon maître il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais peut-être ché suis inécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO.

Et pourquoi ?

GUILLAUME.

Ché sais pas. — La valet trahir, voye-fous... l'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO.

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.*

Mon Thié ! mon Thié ! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (*Il se retire en soupirant.*) Ah ! (*Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.*)

FIGARO, *à part.*

Quelle découverte! Hasard! je te salue. (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un fallot; la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes :*) O'Connor, banquier irlandois. C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité de recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; *ma! perdio!* l'utilité; et puis, j'ai mes exemples! (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'Honoré Tartufe Bégearss... Monsieur le tartufe honoré, vous cesserez enfin de l'être! Un dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre ses tablettes.*) Hasard, dieu méconnu! les anciens t'appeloient destin! nos gens te donnent un autre nom...

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS *aperçoit Guillaume, et lui dit avec humeur, en prenant la lettre.*

Ne peux-tu pas me les garder chez moi?

GUILLAUME.

Ché crois celui-ci, c'est tout comme... (*Il sort.*)

LA COMTESSE, *au comte.*

Monsieur, ce buste est un très beau morceau: votre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.*

Ah! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. (*Il lit.*) « Dites au comte Almaviva que le courrier qui « part demain lui porte l'agrément du roi pour « l'échange de toutes ses terres. »

(Figaro écoute, et se fait sans parler un signe d'intelligence.)

LA COMTESSE.

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeûnons tous ici.

FIGARO.

Madame, je vais l'avertir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.*

J'en veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE.

Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas, à Florestine.*

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE XI.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LÉON, *avec chagrin.*

Mon père s'en va quand j'arrive! Il m'a traité avec une rigueur!...

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Mon fils, quel discours tenez-vous? Dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun?

Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement.*

Vous regrettez votre papa? Nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. (*Elle lui fait une grande révérence.*)

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères... (*Il l'embrasse.*)

FLORESTINE, *se débattant.*

Voyez, madame, si on peut jamais badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON.

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE.

Ah! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE.

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi, je vais prendre quelque ouvrage pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, *gaiement.*

Obstiné ! c'est bien fait ; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah ! Florestine, j'en défie.

(La comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *bas.*

Eh bien, mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie.*

Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : Regarde autour de toi ; choisis. Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans bien, dois-je abuser...

BÉGEARSS, *d'un ton terrible.*

Qui? Léon! son fils! votre frère!

FLORESTINE, *avec un cri douloureux.*

Ah! monsieur!...

BÉGEARSS.

Ne vous a-t-il pas dit : *Appelle-moi ton père?* Réveillez-vous, ma chère enfant! écartez un songe trompeur qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTINE.

Ah! oui! funeste pour tous deux!

BÉGEARSS.

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre ame. (*Il sort en la regardant.*)

SCÈNE XIII.

FLORESTINE, *seule et pleurant.*

O ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui... Quel coup d'une lumière affreuse! Et dans un tel sommeil qu'il est cruel de s'éveiller! (*Elle tombe accablée sur un siége.*)

SCÈNE XIV.

LÉON, *un papier à la main*, FLORESTINE.

LÉON, *joyeux, à part.*

Maman n'est pas rentrée, et monsieur Bégearss est sorti: profitons d'un moment heureux.—Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.*

Ah! Léon! (*Elle retombe.*)

LÉON.

Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur!

FLORESTINE.

Des malheurs? Ah! Léon! il n'y en a plus que pour moi.

LÉON.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? Lorsque mes sentiments pour vous...

FLORESTINE, *d'un ton absolu.*

Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON.

Quoi! l'amour le plus pur!...

FLORESTINE, *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? Monsieur Bégearss vous a parlé, mademoiselle; je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LÉON *continue:*

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.*

Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE.

Mon enfant, je n'en doute pas; ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON.

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la comtesse.*

Ordonnez-lui donc de se taire! (*en pleurant.*) Il me fait mourir de douleur!

LA COMTESSE.

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE, *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON.

Vous l'entendez, maman. Cruelle fille! expliquez-vous.

FLORESTINE.

Laissez-moi! laissez-moi! ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON; FIGARO, *arrivant avec l'équipage du thé;* SUSANNE, *de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Remporte tout, Susanne : il n'est pas plus question de déjeûner que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître : il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je

vous porte en mon cœur! Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVII.

SUSANNE, FIGARO, LÉON.

SUSANNE, *à Figaro.*

Je ne sais pas de quoi il est question; mais je parierois bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO.

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte!...

SUSANNE.

Et tu me la diras. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

FIGARO, LÉON.

LÉON, *désolé.*

Ah Dieu!

FIGARO.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LÉON.

Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avois vu Floresta de si belle humeur, et je savois qu'elle avoit eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec monsieur Bégearss; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO.

Si je ne craignois pas votre vivacité, je vous instruirois sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudroit qu'un mot de vous trop vif pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON.

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO.

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON.

Entre mon père et lui? le traître aura ma vie.

FIGARO.

Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura

pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON.

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire?

FIGARO.

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur.*

Me modérer!... Oui, je me modèrerai. Mais j'ai la rage dans le cœur!... M'enlever Florestine!... Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO.

Tout est perdu si vous vous échappez.

SCÈNE XIX.

BÉGEARSS, FIGARO, LÉON.

LÉON, *se contenant mal.*

Monsieur, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir; qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS, *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-

elle avoir des chagrins sans que j'y sois pour quelque chose?

LÉON, *vivement.*

Point d'évasions, monsieur. Elle étoit d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS.

Avec un ton moins absolu on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux.*

Eh bien! perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne! (*Il met la main à son épée.*)

FIGARO *les arrête.*

Monsieur Bégearss! au fils de votre ami! dans sa maison! où vous logez!

BÉGEARSS, *se contenant.*

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui : mais je n'y veux point de témoin ; sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON.

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper; ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part.*

Moi, je cours avertir son père. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant.*

Au fait, monsieur, je vous attends...

BÉGEARSS.

Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON.

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.*

Léon! vous aimez Florestine; il y a long-temps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisoit à rien. Mais depuis qu'un

funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes les manières : une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin.—J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami! m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, *reculant vivement.*

Florestine!... ma sœur!...

BÉGEARSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien, Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON.

Mon généreux ami! je ne suis qu'un ingrat, un monstre! Oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS, *bien tartufe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce seroit un crime...

LÉON, *se jetant dans ses bras.*

Ah! jamais.

SCÈNE XXI.

LE COMTE, FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

FIGARO, *accourant.*

Les voilà! les voilà!

LE COMTE.

Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit.

FIGARO, *stupéfait.*

Ma foi! monsieur... on le perdroit à moins.

LE COMTE, *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, *tremblant.*

Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon! Je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractère généreux non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me

la pardonnant. Je lui en rendois grace lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnoissance. Au fait, nous lui en devons tous.

(Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front; Bégearss l'examine et sourit.)

LE COMTE, *à son fils.*

Retirez-vous, monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS.

Ah! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, *s'en allant.*

Je suis au désespoir!

FIGARO, *à part, avec colère.*

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXII.

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE, *à Bégearss, à part.*

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (*à Figaro.*) Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO.

Je l'ai fait.

LE COMTE.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO.

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête.

FIGARO, *humblement.*

Moi, monsieur?... Je ne les ai plus?

BÉGEARSS.

Comment! vous ne les avez plus?

FIGARO, *fièrement.*

Non, monsieur.

BÉGEARSS, *vivement.*

Qu'en avez-vous fait?

FIGARO.

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère.*

Insolent! qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement.*

Je les ai portés en dépôt chez monsieur Fal, votre notaire.

BÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement.*

Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO.

Comme j'ai sa reconnoissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS.

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO.

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS.

Je ne lui dois rien.

FIGARO.

Je le crois : quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit...*

LE COMTE, *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO.

Qui ? moi, monsieur ? J'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur ; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué ; qu'un combat des plus malheureux...

(Le comte frappe du pied.)

BÉGEARSS, *en colère.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or ?

FIGARO.

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvoit-on pas le voler ? Que sait-on ? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS, *en colère.*

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO.

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS.

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son récépissé?

FIGARO.

Je vais le remettre à monsieur; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE.

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, *au comte.*

Je vous préviens que monsieur Fal ne les rendra que sur votre reçu; je le lui ai recommandé. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *en colère.*

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire, vous devenez trop confiant; il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espèce de factotum. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE.

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE.

Je le voudrois souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter: vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE.

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très mal avec sa femme. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIV.

BÉGEARSS.

Encore un pas de fait!... Ah! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des

noms de comédie; grace aux soins d'Honoré Tartufe, vous irez partager le malaise des caravanes, et finirez vos inspections sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, SUSANNE.

LA COMTESSE.

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant.—Ce sont des pleurs, des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle : car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUSANNE.

J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer; mademoiselle est suffoquée, monsieur votre fils désolé... Monsieur Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE.

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUSANNE.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE.

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Susanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUSANNE.

Le voici qui vient à propos. Vous vous ferez coiffer plus tard. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah ! mon pauvre major ! que se passe-t-il donc ici ? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si long-temps redoutée, que j'ai vue de loin se former? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui.

BÉGEARSS.

Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. — Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS.

J'y étois; je m'en souviens trop.

LA COMTESSE, *en larmes.*

Pardon! mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous!

BÉGEARSS.

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE.

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinois à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse, élevée au milieu de nous; mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS.

Que trop, peut-être; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE.

Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi long-temps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à-la-fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur, après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte? Ah! que je sois seule misé-

rable! mon Dieu! je ne m'en plaindrai pas; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connoissez-vous, monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable; et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant: quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE.

L'est-on avec une ame déchirée de remords?

BÉGEARSS.

Votre époux ne fuit point Léon; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement.*

Monsieur Bégearss!

BÉGEARSS.

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE, *ardemment.*

Mon cher monsieur Bégearss!

BÉGEARSS.

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand

mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon : le sien est celle de Florestine ; (*plus bas.*) il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Dieu tout-puissant, qui me prends en pitié !

BÉGEARSS.

Jugez de sa frayeur en voyant ses enfants amoureux l'un de l'autre ! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur.*

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aie de mon côté quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi ! Florestine est ta fille ; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée ; faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence ! O monsieur Bégearss ! achevez.

BÉGEARSS.

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE.

Parlez, mon généreux ami, vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS.

Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, *douloureusement.*

Ah! mon ami! par compassion pour moi!...

BÉGEARSS.

N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE.

Il en étoit bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS.

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE, *vivement.*

Il faut s'y tenir, mon ami : mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénètrera. Après vingt années de souffrances nous passerons des jours heureux; et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, *élevant la voix.*

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE.

Hélas! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, *l'air imposant.*

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Ah Dieu!

BÉGEARSS.

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il falloit

sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE.

Dieu! Dieu!

BÉGEARSS.

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE.

Eh! que peut-on avoir à craindre?

BÉGEARSS, *regardant si on peut l'entendre.*

(*parlant bas.*) Je ne soupçonne point Susanne; mais une femme-de-chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paieroit bien cher, vous plongeroit dans des malheurs...

LA COMTESSE.

Non; Susanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, *d'un ton plus élevé, très ferme.*

Ma respectable amie! vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre

tous ces souvenirs d'une faute autant expiée. Mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Je crois entendre Dieu qui parle. Il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit; mais ma foiblesse a combattu.

SCÈNE III.

SUSANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE.

Susanne, apporte-moi le coffret de mes diamants. — Non, je vais le prendre moi-même; il te faudroit chercher la clef...

SCÈNE IV.

SUSANNE, BÉGEARSS.

SUSANNE, *un peu troublée.*

Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc? Toutes les têtes sont renversées. Cette maison

ressemble à l'hôpital des fous. Madame pleure; mademoiselle étouffe; le chevalier Léon parle de se noyer; monsieur est enfermé, et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche en signe de mystère.*

Chut! Ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu... Tout va bien; tout est bien... Cette journée vaut... Chut!...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUSANNE.

LA COMTESSE, *tenant le coffre aux diamants.*

Susanne, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUSANNE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle l'avance.*)

LA COMTESSE.

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUSANNE, *en sortant, à part.*

Courons avant avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée.*

O mon ami! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice! celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'abreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS.

Quoi! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même; et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant. (*Il ouvre le secret de l'écrin, et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise.*

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi!... Que je les lise encore!

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE.

Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des foiblesses humaines; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (*Il y jette le paquet.*)

LA COMTESSE, *vivement.*

Monsieur Bégearss! cruel ami! c'est ma vie que vous consumez! Qu'il m'en reste au moins un lambeau. (*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées; Bégearss la retient à bras le corps.*)

BÉGEARSS.

J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

SUSANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

SUSANNE *accourt.*

C'est monsieur : il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE, *les surprenant en cette posture.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame? D'où vient ce désordre? Quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? Pourquoi ce débat et ces pleurs?

(Bégearss et la comtesse restent confondus.)

LE COMTE.

Vous ne répondez point?

BÉGEARSS *se remet, et dit d'un ton pénible :*

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Susanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO.

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la jus-

tice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE.

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*à Bégearss.*) Soyez certain, monsieur, que voilà le récépissé. (*Il le remet dans sa poche. Figaro et Susanne sortent chacun de leur côté.*)

FIGARO, *bas à Susanne en s'en allant.*

S'il échappe à l'explication!...

SUSANNE, *bas.*

Il est bien subtil!

FIGARO, *bas.*

Je l'ai tué!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *d'un ton sérieux.*

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému.*

C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement.*

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, *tout-à-fait remis.*

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce

que je disois à madame en répondant à sa consultation :

« Tout dépositaire de secret ne doit jamais « conserver de papiers, s'ils peuvent compro- « mettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous « notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en « défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à « les garder, le saint respect des morts doit avoir « le pas devant tout. » (*Il montre le comte.*) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur?

(Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.)

BÉGEARSS.

Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi : vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous sur-tout, monsieur le comte. (*Le comte lui fait un signe.*) Voilà, sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étoient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense,

je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras.*) Sainte amitié! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs.—Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté.*

O le meilleur des hommes! Non, vous ne nous quitterez pas.—Madame, il va nous appartenir de plus près, je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité.*

Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire; et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant.*

Eh bien... ce soir... sans bruit... votre aumônier...

LA COMTESSE, *avec ardeur.*

Eh bien! moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie: mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé.*

Ah! madame... croyez...

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils: ces deux évènements réunis me rendent cette journée bien chère. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *Moi qui lui sers de mère,* dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme! Elle a dans ses actions une dignité qui m'impose.. un ton qui brise les reproches, quand on voudroit l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu, en voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets. De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais après tout, monsieur, que vous importoient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui, sans réplique. (*avec ardeur.*) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (*Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.*)

BÉGEARSS *continue avec douceur.*

Je combattrois avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE *reprend sa fureur.*

Lui, dans mes bras ! jamais.

BÉGEARSS.

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine ; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ? La délicatesse blessée...

LE COMTE.

Mon ami, je t'entends ; et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards : mais comment entamer ce sujet avec elle ? voudra-t-elle s'en séparer ? Il faudra donc faire un éclat ?

BÉGEARSS.

Un éclat !... non... mais le divorce accrédité chez cette nation hasardeuse vous permettra d'user de ce moyen.

LE COMTE.

Moi, publier ma honte! Quelques lâches l'ont fait : c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent!

BÉGEARSS.

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivoit. Je ne suis point pour les moyens violents, sur-tout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE.

Dites *d'un étranger*, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS.

N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE.

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (*Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent.*) Et ce soir à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame...

(On n'entend pas le reste.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même cabinet de la comtesse.

SCÈNE I.

FIGARO, *agité, regardant de côté et d'autre.*

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet; c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur! Où est-elle? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah! parbleu! je ne suis pas fou; je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras... Eh bien! pour un échec, abandonnons-nous la partie?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui? Mais quel détestable endormeur! (*vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque; et se tirer d'un éclaircissement!... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint! (*d'un ton badin.*) J'avois raison tantôt dans ma colère : Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommoient Légion; et, si l'on y regardoit bien, on

verroit le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disoit ma mère, que les démons ne peuvent déguiser. (*Il rit.*) Ah ah ah! une gaieté me revient: d'abord, parceque j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal; ce qui nous donnera du temps; (*Il frappe d'un billet sur sa main.*) et puis... docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal Tartufe! grace au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque, à ne rien laisser desirer. (*Il ouvre le billet et dit :*) Le coquin qui l'a lue en veut cinquante louis?... Eh bien! il les aura si la lettre les vaut. Une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant... Mais où es-tu, Susanne, pour en rire? *O che piacere!*... A demain donc; car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (*très vivement.*) Point de délai; courons attacher le pétard; dormons dessus; la nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS, *raillant.*

Eh eh ! c'est mons Figaro. La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS.

De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer ! Chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO.

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos ?

BÉGEARSS, *lui frappant l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO.

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS.

Et *l'intrigant* compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO.

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre*.

BÉGEARSS, *piqué*.

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO.

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie. (*Il prend un air niais.*) Mais, *chacun pour soi*, *Dieu pour tous*, comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant*.

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : *Le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement*.

Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉGEARSS, *le regardant aller*.

Il ne farde plus ses desseins! Notre homme est fier! bon signe; il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue s'il étoit instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans ses poches. Vivement.*) Eh bien! qu'ai-je fait du papier? Le voici. (*Il lit.*) *Reçu de monsieur Fal, notaire, les trois*

millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMAVIVA. — C'est bon ; je tiens la pupille et l'argent ! Mais ce n'est point assez ; cet homme est foible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui impose ; il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*)—Diable ! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux : en précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramentel qui va les enchaîner à moi. (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien ! maudite joie, qui me gonfles le cœur, ne peux-tu donc te contenir ?... Elle m'étouffera, la fougueuse ! ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité ! l'époux te doit la magnifique dot : pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il frotte ses mains de joie.*) Bégearss ! heureux Bégearss !... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss ! N'est-il donc pas plus d'à moitié le seigneur comte Almaviva ? (*d'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss ! et tu l'es tout-à-fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine ! car c'est lui qui l'a fait venir... Le

moindre trouble me perdroit... Ce valet-là me portera malheur... C'est le plus clairvoyant coquin !... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUSANNE.

SUSANNE, *accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.*

Ah! (*à part.*) Ce n'est pas lui !

BÉGEARSS.

Quelle surprise ! Et qu'attendois-tu donc?

SUSANNE, *se remettant.*

Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUSANNE.

Que parlez-vous de comité ? Réellement depuis deux ans on n'entend plus du tout la langue de ce pays.

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.*

Eh eh !... (*Il prend dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.*) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse,

son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUSANNE.

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS, *bien fat.*

Oser l'espérer!... Non; mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUSANNE, *vivement.*

Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS.

Bonne femme! qui me disois: *Si vous faites cela, monsieur...*

SUSANNE.

Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs reprises.*

Enfin, que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est là le point important.

SUSANNE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère...

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot.*

Et toi, Susanne, qu'en dis-tu?

SUSANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille : il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat.*

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai : elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUSANNE.

Quant à la politique?...

BÉGEARSS, *avec chaleur.*

Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer en se jouant les évènements et les hommes : l'intérêt est son but ; l'intrigue son moyen. Toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long-temps avant d'éclater au-dehors ; mais alors rien ne lui résiste. Elle exige de hauts talents : le scrupule seul lui peut nuire ; (*en riant.*) c'est le secret des négociateurs.

SUSANNE.

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi. — Ta comparaison d'un génie...—Le chevalier vient; laisse-nous.

SCÈNE V.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON.

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir!

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté!... que j'eusse à faire sous deux jours tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS.

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malte

et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... je ne verrois qu'un seul moyen.

LÉON.

O mon ami! dites-le-moi.

BÉGEARSS.

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme.— Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste; qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de foiblesse.

LÉON.

Mon ami, vous avez raison: cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer. (*avec douleur.*) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS, *caressant.*

En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, SUSANNE, LÉON.

LA COMTESSE, *coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.*

Susanne, donne mes diamants.

(Susanne va les chercher.)

BÉGEARSS, *affectant de la dignité.*

Madame, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurois de vous appartenir à tous ; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez: mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament: je vais en faire dresser les actes; mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendroit pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté : mais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (*Il salue profondément, et sort.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE *le regarde aller.*

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente.*

O Florestine! il faut céder : ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne ; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE ; SUSANNE *apporte l'écrin.*

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.*

Florestine, épouse Bégearss : ses procédés l'en rendent digne ; et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui.

(Susanne sort et emporte l'écrin.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE, *à Léon.*

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine!

FLORESTINE, *pleurant.*

Ayez pitié de moi, madame! Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre monsieur Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure! Ah! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie! Maman, ayez pitié de nous! bénissez vos enfants! ils sont bien malheureux! (*Elle se jette à genoux; Léon en fait autant.*)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.*

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es chère! Tu seras heureuse, ma fille, et du bon-

heur de la vertu : celui-là peut dédommager des autres.

(Ils se relèvent.)

FLORESTINE.

Mais croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils? car il ne faut pas se flatter, son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE.

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON.

C'est l'avis de monsieur Bégearss ; il me l'a dit : mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE.

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON.

O ma digne mère! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE.

Vous le croyez, mon fils? Je vais l'essayer de-

vant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez de là plaider une cause si juste; vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie quand il faut défendre son fils. (*Elle sonne.*) Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va t'enfermer; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée.

(Florestine sort.)

SCÈNE X.

SUSANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUSANNE.

Que veut madame? elle a sonné.

LA COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUSANNE, *effrayée.*

Madame! vous me faites trembler! Ciel! que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis, Susanne, et ne prends nul souci du reste.

(Susanne sort en levant les bras au ciel de terreur.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE.

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est foible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, me préparer par la prière à cet important plaidoyer.

(Léon entre au cabinet de sa mère.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule*, *un genou sur son fauteuil.*

Ce moment me semble terrible comme le jugement dernier! Mon sang est prêt à s'arrêter.... O mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux. (*plus bas.*) Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu! si j'oserois dire un seul mot pour moi. Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE; LÉON, *caché.*

LE COMTE, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez?

LA COMTESSE, *timidement.*

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE.

M'y voilà, madame, parlez.

LA COMTESSE, *tremblante.*

Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient.*

Non; j'entendrai debout : vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE, *s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils... monsieur.

LE COMTE, *brusquement.*

De votre fils, madame?

LA COMTESSE.

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur

serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, sur-tout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! comment a-t-il encouru la disgrace d'un p... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Celui-ci, qui jamais ne dut connoître le chagrin, a redoublé de soins et d'attention pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant doucement.*

Ah!...

LA COMTESSE.

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnoient souvent de bien cruels. Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous privant de cet enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisants pour l'avenir.

LE COMTE, *avec douleur.*

Ah!... ah!...

LA COMTESSE.

Mais enfin celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des

hommes de son âge, il a l'estime universelle ; il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde.

(Le comte se promène plus vite sans parler. La comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.)

En tout autre sujet, monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler mes sentiments, ma foible opinion sur la vôtre ; mais il s'agit... d'un fils...

(Le comte s'agite en marchant.)

Quand il avoit un frère aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils (*timidement.*) égaux en droits.

LE COMTE *s'agite plus fort.* (*à part, d'un ton étouffé.*)

Égaux en droits !...

LA COMTESSE, *un peu plus fort.*

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux ? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens

par la vente ou par des échanges: si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée! Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE *s'arrête.* (*d'un ton terrible.*)

Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *effrayée.*

Je voudrois bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.*

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez!

LA COMTESSE, *en désordre.*

Monsieur, monsieur! vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE, *avec fureur.*

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînoit, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Ah! monsieur! Ah! monsieur!...

LE COMTE.

Vous demandez ce qu'il a fait!

LA COMTESSE, *levant les bras.*

Non, monsieur! ne me dites rien!

LE COMTE, *hors de lui.*

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, veut se lever.*

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.*

Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*lui montrant sa lettre.*) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! Et ces caractères sanglants qui lui servent de réponse...

LA COMTESSE, *anéantie.*

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.*

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés. (*Il lit avec égarement.*) « Malheu-« reux insensé! notre sort est rempli; votre crime, « le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour « de *saint Léon*, patron de ce lieu et le vôtre, « je viens de mettre au monde un fils, mon « opprobre et mon désespoir... » (*Il parle.*) Et cet enfant est né le jour de *saint Léon*, plus de

dix mois après mon départ pour la *Vera-Crux!*
(Pendant qu'il lit très fort, on entend la comtesse égarée dire des mots coupés qui partent du délire.)

LA COMTESSE, *priant les mains jointes.*

Grand Dieu! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE.

Et de la main du corrupteur: (*Il lit.*) « L'ami « qui vous rendra ceci quand je ne serai plus est « sûr. »

LA COMTESSE, *priant.*

Frappe, mon Dieu! car je l'ai mérité!

LE COMTE *lit.*

« Si la mort d'un infortuné vous inspiroit un « reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner « à ce fils, héritier d'un autre... »

LA COMTESSE, *priant.*

Accepte, l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE *lit.*

« Puis-je espérer que le nom de *Léon...* » (*Il parle.*) Et ce fils s'appelle *Léon!*

LA COMTESSE, *égarée, les yeux fermés.*

O Dieu! mon crime fut bien grand, s'il égale ma punition! Que ta volonté s'accomplisse!

LE COMTE, *plus fort.*

Et, couverte de cet opprobre, vous osez me

demander compte de mon éloignement pour lui!

LA COMTESSE, *priant toujours.*

Qui suis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit?

LE COMTE.

Et lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, *en le détachant, le regarde.*

Monsieur, monsieur, je le rendrai; je sais que je n'en suis pas digne. (*dans le plus grand égarement.*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds la raison! Ma conscience troublée fait naître des fantômes! — Réprobation anticipée! — Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous; c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau!

LE COMTE, *effrayé.*

Comment? Eh bien! Non, ce n'est pas...

LA COMTESSE, *en délire.*

Ombre terrible! éloigne-toi!

LE COMTE *crie avec douleur.*

Ce n'est pas ce que vous croyez!

LA COMTESSE *jette le bracelet par terre.*

Attends... oui, je t'obéirai...

LE COMTE, *plus troublé.*

Madame, écoutez-moi...

LA COMTESSE.

J'irai... Je t'obéis... Je me meurs... (*Elle reste évanouie.*)

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.*

J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah Dieu ! Courons lui chercher du secours. (*Il sort, il s'enfuit.*)

(Les convulsions de la douleur font glisser la comtesse à terre.)

SCÈNE XIV.

LÉON, *accourant;* LA COMTESSE, *évanouie.*

LÉON, *avec force.*

O ma mère !... ma mère ! c'est moi qui te donne la mort ! (*Il l'enlève et la remet sur son fauteuil, évanouie.*) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne ! j'aurois prévenu ces horreurs.

SCÈNE XV.

LE COMTE, SUSANNE, LÉON; LA COMTESSE, *évanouie.*

LE COMTE, *en rentrant, s'écrie :*

Et son fils !

LÉON, *égaré.*

Elle est morte ! Ah ! je ne lui survivrai pas ! (*Il l'embrasse en criant.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Des sels! des sels! Susanne! Un million si vous la sauvez!

LÉON.

O malheureuse mère!

SUSANNE.

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur; je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE, *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah! j'aurois dû la ménager!

LÉON, *criant avec délire.*

Elle est morte! elle est morte!

SCÈNE XVI.

LE COMTE, SUSANNE, LÉON; LA COMTESSE, *évanouie;* FIGARO.

FIGARO, *accourant.*

Et qui morte? Madame? Apaisez donc ces cris; c'est vous qui la ferez mourir. (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas; ce n'est qu'une suffocation, le sang qui monte avec violence. Sans perdre de temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE, *hors de lui.*

Des ailes, Figaro! ma fortune est à toi.

FIGARO, *vivement.*

J'ai bien besoin de vos promesses lorsque madame est en péril! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LÉON, SUSANNE; LA COMTESSE, *évanouie.*

LÉON, *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu, rends-moi ma malheureuse mère!... La voici qui revient...

SUSANNE, *pleurant.*

Madame! allons, madame!...

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON, *égaré.*

Non, maman, vous ne mourrez pas!

LA COMTESSE, *égarée.*

O ciel! entre mes juges! entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et, criminelle envers tous deux... (*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre! Il n'est plus de pardon pour moi! (*avec horreur.*) Mère coupable! épouse indigne! un instant nous a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille! J'allumai la guerre intestine entre le père et les enfants! Ciel

juste! il falloit bien que ce crime fût découvert. Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE, *au désespoir.*

Non; revenez à vous! votre douleur a déchiré mon ame! Asseyons-la, Léon!... mon fils! (*Léon fait un grand mouvement.*) Susanne, asseyons-la.

(Ils la remettent sur le fauteuil.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO.

FIGARO, *accourant.*

Elle a repris sa connoissance?

SUSANNE.

Ah Dieu! j'étouffe aussi. (*Elle se desserre.*)

LE COMTE *crie.*

Figaro! vos secours!

FIGARO, *étouffé.*

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu! Je suis rentré bien à propos!... Elle m'avoit fort effrayé! Allons, madame, du courage!

LA COMTESSE, *priant, renversée.*

Dieu de bonté! fais que je meure!

LÉON, *en l'asseyant mieux.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous

réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avois nul droit: hélas! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice? Ma mère et moi nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté.*

Jamais! Vous n'en sortirez point.

LÉON.

Un couvent sera sa retraite; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen.

(Susanne pleure dans un coin, Figaro est absorbé dans l'autre.)

LA COMTESSE, *péniblement.*

Léon! mon cher enfant, ton courage me rend la vie: je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foible existence; et toi, tu serviras l'état.

LE COMTE, *avec désespoir.*

Non, Rosine! jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privois ma triste vieillesse!...

LA COMTESSE.

Vous en serez enveloppé. — Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur!...

LE COMTE, *étonné.*

Comment!.... D'où savez-vous?... Qui vous l'a dit?...

LA COMTESSE.

Monsieur, donnez-lui tous vos biens; mon fils et moi n'y mettons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grace! Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyois brûlée avec les autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO, *s'écriant.*

Oui! l'infame Bégearss: je l'ai surpris tantôt qui la remettoit à monsieur.

LE COMTE, *parlant vite.*

Non; je la dois au seul hasard. Ce matin lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret

s'est ouvert soudain à son très grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort.*

Son étonnement d'un secret? Monstre! C'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai!

LE COMTE.

Des papiers frappent nos regards : il en ignoroit l'existence; et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUSANNE, *s'écriant.*

Il les a lus cent fois avec madame.

LE COMTE.

Est-il vrai? les connoissoit-il?

LA COMTESSE.

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE.

Cet ami sûr, instruit de tout?

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE, *ensemble.*

C'est lui!

LE COMTE.

O scélératesse infernale! Avec quel art il m'avoit engagé! A présent je sais tout.

FIGARO.

Vous le croyez!

LE COMTE.

Je connois son affreux projet. Mais pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE, *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUSANNE, *vite.*

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur.*

O monstre! Et moi j'allois la lui donner! mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y seroit déja si je n'avois porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez monsieur Fal: vous alliez l'en rendre le maître; heureusement je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, *vivement.*

Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

O proscription sur moi! Si l'argent est remis,

tout ce que j'ai fait est perdu ! Je cours chez monsieur Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

LE COMTE, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO.

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *vivement, l'arrête.*

Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez sur-tout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement.*

Penseroit-il se disculper ?

FIGARO.

Il fera tout pour le tenter; (*Il tire une lettre de sa poche.*) mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Bégearss.*) Susanne, des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare. (*Il*

lui donne un flacon.) Passez-la sur sa chaise longue; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas; elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE, *exalté.*

Recommencer! Je me ferois horreur!

FIGARO, *à la comtesse.*

Vous l'entendez, madame. Le voilà dans son caractère; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui: la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (*Il sort précipitamment.*)

(Le comte et Léon la prennent sous les bras: ils sortent tous.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le grand salon du premier acte.

SCÈNE I.

LE COMTE; LA COMTESSE, *sans rouge, dans le plus grand désordre de parure;* LÉON, SUSANNE.

LÉON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, maman, dans l'appartement intérieur. Susanne avance une bergère. (*On l'assied.*)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.*

Êtes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore?

LA COMTESSE, *accablée.*

Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux m'ont brisée. Cette infame lettre sur-tout...

LE COMTE, *délirant.*

Marié en Irlande, il épousoit ma fille! Et tout mon bien, placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux jusqu'à la mort du

dernier de nous tous! Et qui sait, grand Dieu! quels moyens?...

LA COMTESSE.

Homme infortuné! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine: elle avoit le cœur si serré de ce qui devoit lui arriver! Va la chercher, Susanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Susanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUSANNE.

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *avec un vif sentiment.*

Ah Rosine! séchez vos pleurs; et maudit soit qui vous affligera!

LA COMTESSE.

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grace pour ta mère.

(Il veut se mettre à genoux.)

LE COMTE *le relève.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence,

et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah! respectons sur-tout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

FLORESTINE, SUSANNE, LES PRÉCÉDENTS.

FLORESTINE, *accourant.*

Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE.

Rien que d'agréable à t'apprendre; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE.

Hélas! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grace au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE.

Ah ciel! Léon!...

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte.*

Sa sœur!

LE COMTE.

Il nous trompoit; il trompoit les uns par les

autres, et tu étois le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE.

L'instinct de ta frayeur te servoit mieux que nos lumières. Aimable enfant! rends grace au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON.

Ma sœur, il nous a tous joués!

FLORESTINE, *au comte.*

Monsieur, il m'appelle sa sœur!

LA COMTESSE, *exaltée.*

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère; et moi, je suis ta mère pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais. (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva! pas vrai qu'elle est *ma fille?*

LE COMTE, *exalté.*

Et lui *mon fils.* Voilà nos deux enfants.

(Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE IV.

FIGARO, M. FAL, LES PRÉCÉDENTS.

FIGARO, *accourant, et jetant son manteau.*

Malédiction! Il a le portefeuille. J'ai vu le traître l'emporter quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE.

Oh, monsieur Fal! vous vous êtes pressé!

M. FAL, *vivement.*

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité, qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE.

Oh, scélérat! Il n'oublie rien!

FIGARO.

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL.

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeoit? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui!

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*à Susanne.*) Veille au dehors, Susanne.

(Elle sort.)

M. FAL.

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO.

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, *vivement.*

Tant mieux! c'est tout ce que je veux. Ah! qu'il garde le reste.

FIGARO, *vivement.*

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉON, *fâché.*

Figaro!

FIGARO, *plus fort.*

Je ne m'en dédis point. (*au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, *se fâchant.*

Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SUSANNE.

SUSANNE, *à la porte, et criant:*

Monsieur Bégearss, qui rentre! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté Susanne.*

(Ils font tous un grand mouvement.)

LE COMTE, *hors de lui.*

Oh traître!

FIGARO, *très vite.*

On ne peut plus se concerter: mais si vous m'écoutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL.

Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat?

FIGARO, *très vite.*

Non pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement. Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé.*

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SUSANNE, BÉGEARSS.

SUSANNE, *accourant.*

Monsieur Bégeaaaaaaarss! (*Elle se range près de la comtesse. Bégearss montre une grande surprise.*)

FIGARO *s'écrie en le voyant:*

Monsieur Bégearss! (*humblement.*) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés!

LE COMTE, *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore, voyant le notaire.*

Et monsieur Fal?

M. FAL, *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps: tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris.*

Ah ah!...

LE COMTE, *impatient, à Figaro.*

Pressez-vous; ceci me fatigue.

(Pendant cette scène, Bégearss les examine l'un après l'autre avec la plus grande attention.)

FIGARO, *l'air suppliant, adressant la parole au comte.*

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à monsieur Bégearss, je répète avec confusion que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler par-tout: (*au comte.*) car monsieur n'avoit pas sonné lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE *fait un mouvement inquiétant.*

(*à part.*) Quelle audace!

FIGARO, *se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir.*

Ah! mon maître!

M. FAL, *effrayé.*

Monsieur!

BÉGEARSS, *au comte, à part.*

Modérez-vous, ou nous ne saurons rien.

(Le comte frappe du pied; Bégearss l'examine.)

FIGARO, *soupirant, dit au comte:*

C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte.*

Vous l'ai-je dit?

(Le comte mord son mouchoir, de fureur.)

SUSANNE, *bas à Figaro par derrière.*

Achève, achève!

FIGARO.

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois...

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.*

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.*

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher monsieur Fal pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître! en faveur de trente ans...

LE COMTE, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger. (*Il marche vite.*)

FIGARO.

Monsieur Bégearss!

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement :*

Qui! moi? cher ami, je ne comptois guère vous avoir tant d'obligations. (*élevant son ton.*) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir. (*à Léon et Florestine.*) O jeunes gens! quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.*

Ah! oui!

BÉGEARSS, *au comte.*

Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.*

C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO, *ardemment.*

Monsieur Bégearss! je vous le dois. Mais je vois monsieur Fal pressé d'achever un contrat...

LE COMTE, *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL.

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*cherchant l'endroit.*) m m m messire James-Honoré Bégearss... Ah! (*Il lit.*) « et pour donner à la demoiselle future épouse

« une preuve non équivoque de son attachement « pour elle, ledit seigneur futur époux lui fait « donation entière de tous les grands biens qu'il « possède, consistant aujourd'hui (*Il appuie en « lisant.*) (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à « nous notaires soussignés) en trois millions d'or « ici joints, en très bons effets au porteur. » (*Il tend la main en lisant.*)

BÉGEARSS.

Les voilà dans ce portefeuille. (*Il donne le portefeuille à M. Fal.*) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, *montrant le comte, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paieroit tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche, et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les: que la donation soit entière.

(Figaro, retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal ouvre le portefeuille, y remet les effets.)

M. FAL, *montrant Figaro.*

Monsieur va tout additionner pendant que nous achèverons. (*Il donne le portefeuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :*)

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action; qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS.

En quoi?

FIGARO.

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*au comte.*) Ce sont vos effets au porteur. Oui, monsieur, je les reconnois. Entre monsieur Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future. (*aux jeunes gens.*) Monsieur, mademoiselle! ah! quel bienfaisant protecteur! et que vous allez le chérir!... Mais, que dis-je? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscrétion offensante?

(Tout le monde garde le silence.)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit:*

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon ame à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue; et cet aveu manquoit à ma satis-

faction. (*montrant le comte.*) Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le portefeuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (*Il veut le reprendre.*)

FIGARO, *sautant de joie.*

Messieurs, vous l'avez entendu : vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets : donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (*Il lui remet le portefeuille.*)

LE COMTE, *se levant, à Bégearss.*

Grand Dieu ! les lui donner ! Homme cruel, sortez de ma maison ; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grace à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée. Sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS.

O mon ami ! vous êtes encore trompé.

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.*

Et cette lettre, monstre ! m'abuse-t-elle aussi ?

BÉGEARSS, *la voit ; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.*

Ah !... Je suis joué ! mais j'en aurai raison.

LÉON.

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.*

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON, *vite.*

J'y cours.

LE COMTE, *vite.*

Léon!

LA COMTESSE, *vite.*

Mon fils!

FLORESTINE, *vite.*

Mon frère!

LE COMTE.

Léon, je vous défends... (*à Bégearss.*) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez: ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie.

(Bégearss fait un geste affreux sans parler.)

FIGARO, *arrêtant Léon, vivement.*

Non, jeune homme, vous n'irez point: monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'état. Laissez-le en proie à sa fureur; et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin; personne

ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée. Mais il se gardera de l'oser; l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil!

BÉGEARSS, *hors de lui.*

Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.*

Nous laissez-vous enfin? C'est un supplice de vous voir.

(La comtesse est effrayée sur son siège; Florestine et Susanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.)

BÉGEARSS, *les dents serrées.*

Oui, morbleu! je vous laisse. Mais j'ai la preuve en main de votre infame trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa majesté pour échanger vos biens d'Espagne que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE.

O monstre! que dit-il!

BÉGEARSS.

Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.*

Certainement: le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS.

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains

l'agrément de sa majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement :*

L'agrément du roi ? Le voici. J'avois prévu le coup ; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade; le courrier d'Espagne arrivoit.

(Le comte avec vivacité prend le paquet.)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir, et se retourne.*

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur : mais l'univers saura votre infamie. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté Bégearss.*

FIGARO, *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches! il n'est plus dangereux : bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde! Ah! monsieur Fal, je me serois poignardé s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit soustraits du paquet. (*Il reprend un ton grave.*)

D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui que par la nature et la loi ces jeunes gens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE *l'embrasse et crie :*

O Figaro!...(*à la comtesse.*) Madame, il a raison.

LÉON, *très vite.*

Dieu ! maman, quel espoir !

FLORESTINE, *au comte.*

Eh quoi ! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE COMTE, *ivre de joie.*

Mes enfants, nous y reviendrons ; et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfants ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses, font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine (c'est le nom que votre époux vous rend) ! allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants !... Susanne, embrasse ton mari ; et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*à Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.

FIGARO, *vivement.*

A moi, monsieur ? Non, s'il vous plaît. Moi,

gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait ! Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie ! O ma vieillesse, pardonne à ma jeunesse ; elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état : plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent. Chacun a bien fait son devoir : ne plaignons point quelques moments de trouble ; on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

FIN.

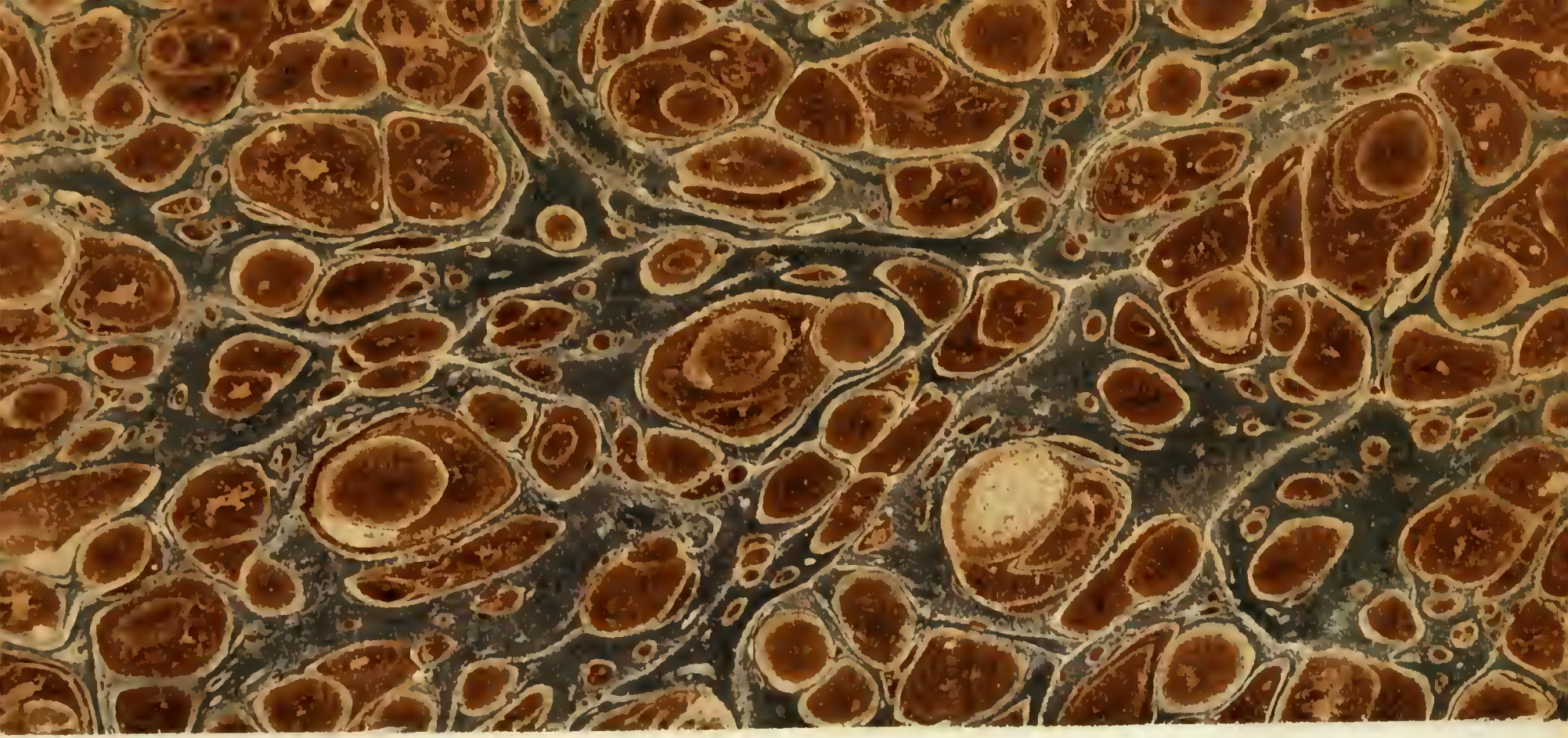
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

La folle Journée, ou le Mariage de Figaro. . . . . Pag. 1
L'autre Tartufe, ou la Mère coupable. . . 237

FIN DE LA TABLE.



PQ
1956
A1
1822
t.2

Beaumarchais, Pierre
Augustin Caron de
Chefs-d'oeuvre
dramatiques

PLEASE